

Sentier de Villeméjane n° 9

**Sr Katharina Schächl
Jean Ansaldi**

LES PSAUMES DES MONTÉES

Quinze stations pour un pèlerinage

**Tome 1
Psaumes 120 à 127**

1998

2° édition

Sœurs protestantes - 30570 Valleraugue - tél. 04 67 82 22 46

INTRODUCTION

« À l'être manquant-de-rien qui pourtant manque, il n'est pas répondu par une chose mais par un voyage vers son désir inconnu. C'est de là que viendra l'Autre »¹.

I. Le Seigneur invite au voyage

Quand le bébé a tété le sein maternel jusqu'à plus soif, quand il n'y a plus de place en lui au point d'être devenu un « être manquant-de-rien », il lui arrive de se mettre à pleurer pour demander encore du lait ! Si la mère cédait, son enfant serait enfermé dans une incessante mendicité où il se méprendrait sur ce qui lui manque vraiment, soit la présence d'un Autre, la Parole de reconnaissance d'un Autre, la communion avec un Autre.

C'est ce *désir de quelqu'un* qui se dit et qui se cache derrière l'incessante *demande de choses* qui mobilise tant nos contemporains et où ils ne peuvent qu'être déçus car, « manquant-de-rien », aucun objet supplémentaire ne pourra venir combler le « manque » qui demeure en eux comme en tout être humain.

Quand l'homme a tout, comme Adam dans le jardin d'Éden ou Abram dans la maison de son père, il demande encore et toujours. Il se méprend car il confond le manque de la Parole avec le manque d'avoir et il pense que s'il possédait davantage, il serait encore plus heureux. C'est pourquoi le Seigneur, refusant de jouer au père Noël, reste sourd aux demandes de ses fidèles et les *invite au voyage* vers leur désir, c'est-à-dire vers cette quête de Dieu qui les habite au plus profond d'eux-mêmes : « Va vers toi, [loin] de ta terre, de ton enfantement, de la maison de ton père, vers le pays que je te montrerai » (Genèse 12/1).

Invitation au voyage ! Invitation au pèlerinage (du latin *peregrinatio* qui signifiait en son sens premier « voyage en pays lointain et en terre étrangère ») ! Comme Abraham, comme Jacob, comme Ruth, comme Jésus aussi, qui n'avait pas de lieu où reposer sa tête et qui marchait souvent vers un lieu désert ! Pour éviter d'être déstabilisé par la demande des hommes d'être un roi-messie, un docteur, un guérisseur, un nouveau Jean-Baptiste voire un nouvel Élie, le Christ avait besoin de ces écarts significatifs où il se mettait en état d'entendre la voix du Père le confortant dans son identité de Fils et donc dans son désir de salut pour tous les hommes.

¹ Marie BALMARY, *La divine origine*, Paris, Grasset, 1993, p 131.

II. Le pèlerinage

Creuser l'écart, s'éloigner un temps des objets et des demandes qui encombrant notre vie pour retrouver notre identité et notre désir profond grâce à la rencontre avec le Seigneur ! C'est cela partir en pèlerinage.

Il va de soi que le seul voyage dont nous ayons vraiment besoin, le seul qui nous soit réellement demandé, consiste à nous déplacer en nous-mêmes, dans le secret de notre chambre et là, de descendre « de la tête vers le cœur » par la médiation de la Parole lue, reçue, priée, goûtée, mâchée, avalée, digérée². C'est là que commence tout véritable pèlerinage et c'est là qu'on revient après bien des détours.

Pourtant nous sommes des hommes et des femmes qui ne pouvons être séparés du corps qui nous constitue. De plus, il nous faut prendre acte des modifications profondes qui ont affecté notre milieu de vie : bruits insistants de la culture moderne, exigüité des logements, solitude des croyants, rythmes journaliers déstructurants qui usent les nerfs et rendent difficiles ces moments d'écarts quotidiens.

Des sociologues des religions, comme mesdames Hervieu-Léger et Champion, ont montré que de nouvelles manières de vivre la foi chrétienne se faisaient jour en raison de la situation sociale que nous venons de décrire : besoins de « hauts-lieux » symboliques vers où marcher de temps à autres afin de vivre des « temps forts » qui permettent de restructurer la vie de foi et de l'aider à survivre un temps dans le désert spirituel que constitue l'existence urbaine. Il est vrai que, depuis quelques temps, on constate le renouveau des lieux symboliques, où certes Dieu n'est pas davantage présent qu'ailleurs, mais où l'environnement court-circuite moins son écoute : les pèlerinages, au sens premier du terme, connaissent du succès parmi les jeunes, les retraites dans des lieux communautaires se multiplient.

Nous faut-il rester à l'écart de ce mouvement et nous cramponner à la seule intériorité de la démarche de foi ? Ne dit-on pas que qui veut faire l'ange fait la bête ?

En tout cas les hommes de l'Ancien Testament ont largement pris acte de la vie dans un corps : les pèlerinages à Silo puis dans la ville de David tenaient une grande place dans leur existence de foi. Jésus lui-même ne se contentait pas de « prier à l'écart » mais montait à Jérusalem pour les grandes fêtes et y entraînait ses disciples. Ces mouvements géographiques n'impliquaient pas l'abandon du déplacement quotidien « de la tête vers le cœur » mais au contraire le revigoraient pour une nouvelle tranche de temps.

Pèlerinage en soi-même, marche en commun vers un « haut-lieu » symbolique, retraite dans une communauté... Dans tous les cas, nous avons besoin de supports. C'est à cette fin que nous proposons les quinze psaumes des montées comme quinze étapes possibles sur les chemins d'un pèlerinage.

III. Les psaumes des montées (Psaume 120 à Psaume 134)

Le pèlerinage à Jérusalem étant l'une des invitations explicites adressées aux Israélites, il est probable que le recueil des psaumes des montées s'est constitué pour les accompagner dans cette démarche.

Ces quinze psaumes manifestent une forte unité tant dans leur forme que dans leur fond.

— Les spécialistes le constatent dans leur forme : ils sont tous très courts (sauf le 132) et leur langue contient des formes rares que l'on pense issues des régions

² G. TERSTEEGEN, *Chemin de vérité*, (traduction de Sr Corinna), Valleraugue, Sentier de Villeméjane n° 5, 1995, p 30.

frontalières du nord d'Israël. Ils utilisent peu les règles classiques de la versification, comme celle des couples de vers redoublant une même idée³; ils préfèrent plutôt la répétition de mots qui reviennent d'un vers à l'autre⁴. Ils sont souvent structurés sous une forme dialogale plus propice à la célébration liturgique, etc. Bref, ils forment un recueil qui a des caractéristiques formelles propres.

— Sur le plan des contenus, on constate une logique interne qui suit les déplacements géographiques du pèlerin : prise de décision pour un pèlerinage (120), départ du village (121), halte non loin des murs de la cité (122), expérience de foi dans le temple (123), va-et-vient spirituel et géographique dans la ville de David (124 à 132), préparation au départ (133), salutation et départ de Jérusalem (134).

— Peut-on préciser la date de constitution de ce recueil de psaumes ? Pour l'instant, contentons-nous de constater de probables allusions à la réforme de Josias (622 av JC) mais aucune à la destruction de Jérusalem par les assyriens (587 av JC); relevons aussi de nombreuses notations quant à la présence d'un « fils de David » sur le trône de Jérusalem, mais présence fragile et assurée par des souverains peu solides dans leur foi.

Tout ceci nous amène à postuler provisoirement la composition du recueil entre la mort de Josias et la prise de Jérusalem et de son temple, soit entre les années 609 et 587 av JC. Les détails précis que nous relèverons tout au long de la lecture, nous conduirons à conclure.

IV. La présentation

Ce travail a été l'objet d'une étude conjointe de sœur Katharina (Communauté des Sœurs protestantes de Valleraugue) et de Jean Ansaldi (professeur émérite à la Faculté de Théologie protestante de Montpellier).

Leur objectif n'a pas été de fournir un commentaire de plus sur les psaumes mais de proposer quinze stations sur la route d'un pèlerinage, quinze méditations pour un temps de retraite. C'est pourquoi les auteurs se sont tenus à distance de tout apport technique, en vue d'offrir une possible appropriation spirituelle de ce recueil de psaumes.

Pour chacun d'eux, trois parties sont distinguées :

- traduction et analyse des détails
- interprétation première du psaume dans son contexte
- appropriation du psaume pour aujourd'hui

Signalons enfin qu'il est tout à fait possible de se servir de ce court travail pour une réflexion en groupe, au cours d'une retraite par exemple; même si l'essentiel de la démarche vise à accompagner un chemin personnel.

En raison de l'importance de ce recueil des « Psaumes des montées », ce *Sentier* constitue un tome 1 consacré aux psaumes 120 à 127; un tome 2, qui se penchera sur les psaumes 128 à 134, sortira bientôt.

³ Ainsi au psaume 51 : « Purifie-moi de mon péché / Lave-moi entièrement de mon iniquité » ou « Car je reconnais mes transgressions / Mon péché est constamment devant moi ».

Psaume 120

Ce psaume nous retiendra plus longtemps que les autres car, situé en tête du recueil des montées, il fournit des mots et des thèmes que nous retrouverons tout au long de notre lecture.

Il nous interroge d'emblée : à première lecture, il ne semble comporter ni mise en route ni chemin de pèlerinage ! Alors, en quoi est-il un « psaume des montées », et même le premier d'entre eux ? Prenons le temps de l'écouter avant de répondre.

On peut y distinguer quatre parties :

- a) Le cri (versets 1 et 2)
- b) L'imprécation (versets 3 et 4)
- c) La situation de diaspora (versets 5 et 6)
- d) L'émergence du désir (verset 7)

1. *Cantique des montées .*

*Vers le Seigneur, dans mon angoisse,
J'ai crié et il m'a répondu.*

2. *Seigneur délivre ma vie de la lèvre menteuse,
De la langue trompeuse.*

3. *Que te sera-t-il donné et que te sera-t-il ajouté,
Langue trompeuse ?*

4. *Des flèches de guerre acérées
Avec des braises de genêt !*

5. *Malheur à moi car je séjourne à Mèshèk,
Car j'habite parmi les tentes de Kédar !*

6. *Ma vie n'a que trop habité
Parmi ceux qui détestent la paix.*

7. *Moi [je suis un homme de] paix ! Mais quand je parle,
Eux [désirent] la guerre !*

LES DÉTAILS DU TEXTE

a) Le cri

Cantique des montées. Vers le Seigneur, dans mon angoisse, j'ai crié et il m'a répondu. Seigneur délivre ma vie de la lèvre menteuse, de la langue trompeuse.

Nous avons traduit par « angoisse » plutôt que par « détresse » car la racine hébraïque contient la notion « d'être à l'étroit », comme l'origine latine du mot « angoisse » (*angustia*) qui signifie « lieu resserré ».

Cette traduction précise à l'avantage de nous montrer d'entrée que le problème du psalmiste est plutôt interne qu'externe : il est oppressé par une impression de fausseté qui l'entoure. Parce qu'il a perdu confiance dans les paroles qui circulent, il sent vaciller les assises du monde dans lequel il vit ; il n'y perçoit plus de repères fiables. Dès lors

⁴ Ainsi au psaume des montées 121 : « Je lève mes yeux vers les montagnes, D'où me viendra le SECOURS ? Mon SECOURS c'est d'être avec le Seigneur, Lui qui a fait cieux et terre. [...] Qu'il ne laisse broncher ton pied ! Qu'il ne SOMNOLE ton GARDIEN ! Non ! Il ne SOMNOLE ni ne dort le GARDIEN d'Israël !

l'angoisse l'envahit et il ne peut que « crier » vers son Seigneur, le seul fondement qu'il sait stable. Notons qu'il ne « parle » pas comme au verset 7, qu'il n'analyse pas sa difficulté; le « cri » ne remplace pas l'examen tranquille de la situation. Toutefois, dans la mesure où il s'adresse à quelqu'un, à un Dieu qui lui répond, l'auteur sort du mutisme et donc dépasse, au moins provisoirement, la crise d'angoisse.

Cette précaire entrée en langage lui permet aussi de laisser progresser un autre discours sous son discours conscient :

— le mot que nous avons traduit par « lèvres » désigne aussi la « bordure », la « frontière », allusion sans doute à la situation géographique mais peut-être aussi spirituelle du psalmiste;

— la racine que nous avons restituée par « trompeuse », quand elle forme un substantif, fait aussi allusion à un endroit élevé, à un haut-lieu où l'on avait tendance à dresser un autel aux idoles.

Ces associations de mots, certes involontaires, montrent qu'un travail de déplacement commence à se produire dans l'intériorité du psalmiste.

b) L'imprécation

Que te sera-t-il donné, que te sera-t-il ajouté, langue trompeuse ? Des flèches de guerre acérées avec des braises de genêt !

Nous venons de le dire, le cri soulage mais ne guérit pas. Face à l'angoisse qui sourd, la deuxième parade, toujours aussi inadéquate, consiste à dénoncer un ennemi extérieur et donc à s'abandonner à l'imprécation : « Tout le monde triche, sauf moi » ! Or la tromperie généralisée ne peut que déboucher sur la violence et sur la destruction du tricheur ! Celles-ci sont symbolisées par une attaque militaire avec des flèches de guerre à la fois acérées et incendiaires; on peut comprendre aussi « acérées par chauffage au feu de genêt avant martelage »⁵.

c) La situation de diaspora

Malheur à moi car je séjourne à Mèshèk, car j'habite parmi les tentes de Kédar ! Ma vie n'a que trop habité parmi ceux qui détestent la paix.

Le psalmiste utilise enfin le répit provisoire, que lui ont procuré le cri et l'imprécation, pour mieux cerner sa situation et, par suite, pour mieux comprendre les causes de son mal-être; sa situation aux limites, qui s'était dite malgré l'auteur au verset 2, arrive enfin en pleine lumière : il habite en diaspora, au milieu de gens qui n'appartiennent pas au peuple de Dieu; à la longue, cette implantation devient intolérable car elle l'oblige à vivre dans le compromis permanent et donc dans la déchirure interne.

Mèshèk est une région probablement située au nord-est de l'actuelle Turquie; *Kédar* est une partie du désert de la Syrie d'aujourd'hui. Ceci dit, ces localisations sont symboliques; elles n'excluent pas une habitation probable en Israël, mais loin de la capitale, en ces régions frontalières du nord où le compromis syncrétiste était fréquent et facile. Ces localisations n'arrivent d'ailleurs pas par hasard; elles fonctionnent aussi de manière métaphorique, peut-être à l'insu du psalmiste, et disent plus que des lieux géographiques :

— *mèshèk* signifie aussi « dispersion », éparpillement, perte de l'unité⁶. On voit le diagnostic spirituel qui s'annonce et qui se dit implicitement.

— *Kédar* fait allusion à l'obscurité voire à la nuit : cette situation de diaspora où règnent trop d'idoles trompeuses ne permet plus au psalmiste de se repérer.

— Il y a plus : l'auteur, pour dire qu'il « habite » parmi les tentes de *Kédar* (ou dans l'obscurité) utilise un verbe particulier qui fait souvent allusion à l'habitation de Dieu dans le temple de Jérusalem. Alors que la présence de Dieu, (la *shékinah*) se situe à Jérusalem, sa *shékina* à lui, sa résidence, son identité ne sont repérables que dans l'obscurité et la dispersion, loin du lieu où son Seigneur semble résider !

⁵ Par ailleurs, les braises de genêt étaient réputées pour rester longtemps incandescentes. Au psaume 127/4, l'auteur arrivera à dépasser la dimension violente de cette imprécation et donnera une autre interprétation de ces flèches guerrières.

⁶ Cf. du même auteur, le psaume 126/6.

Le psalmiste a donc appelé son Seigneur à l'aide; mais ce dernier ne réside pas dans l'ouragan ou dans le coup de force; il répond en respectant les rythmes propres du fidèle qui l'invoque; il prépare la décision en accompagnant la maturation du désir de celui qui le prie. En se tenant « devant Dieu » dans une prière non censurée, le désir inconscient du psalmiste se déplace par des mots successifs à double détente :

lèvre ----- zone frontière	trompeuse ----- hauts-lieux dressés pour les idoles	Mèshèk ----- perte de l'unité
Kédar ----- sentiment d'obscurité	habitation du psalmiste dans la dispersion et l'obscurité ----- habitation de Dieu à Jérusalem	

d) Émergence d'un désir

Moi [je suis un homme de] paix; mais quand je parle, eux [désirent] la guerre !

En première lecture, il semble que le psalmiste conclut de manière statique, sans se déplacer, dans l'affligeant constat que tous ses voisins sont habités par une volonté de division et de violence ! Inversement, lui seul échapperait à ce désastre moral et parlerait de paix, d'unité, d'unification ! Si ce verset ne disait que cela, le psalmiste tournerait alors en rond dans la répétition et manifesterait une réaction un tantinet paranoïaque.

Pourtant il faut observer que ce verset est presque incompréhensible et qu'il trahit une forte agitation intérieure qui pousse son auteur à bousculer les mots; l'expression devient heurtée et énigmatique : *Moi-paix, mais quand je parle / Eux pour la guerre* . Analysons plus finement encore : à travers cette émotion, un mot arrive soudainement au verset 6 et se répète au verset 7 : c'est celui de « paix ». Certes il fait sens en lui-même dans la phrase; mais il appelle une association d'idée avec celui de « Jérusalem » et trahit ce qu'il en est dans l'inconscient :

Paix : shalom
Jérusalem : Yerou-shalaim ⁷

Un discours plus inconscient court sous son discours. Ce langage enfoui finit par prononcer, au moins partiellement, le nom de « Jérusalem » ! Par là, notre auteur manifeste que son désir inconscient s'est largement déplacé et qu'il a déjà implicitement opté pour un pèlerinage dans la ville de David. Il ne lui reste plus qu'à prendre pleinement conscience de ce désir qui l'habite pour se mettre réellement en marche.

INTERPRÉTATION PREMIÈRE DU PSAUME

1. Certains commentateurs font une lecture moralisante de ce texte : le psalmiste serait un israélite qui, vivant en diaspora, affronterait quotidiennement la violence verbale de nature raciste. Ils poursuivent alors en nous exhortant à accueillir les étrangers et à surveiller notre langue afin de toujours parler avec franchise et transparence, à l'image de ce que souhaitera Jacques 3/1 ss.

Cette interprétation morale se heurte à deux questions insistantes :

— Dans la mesure où il se présente comme le seul homme vertueux dans son environnement, le psalmiste échappe mal au soupçon de paranoïa !

⁷ Une étymologie populaire comprenait Jérusalem comme « espace de la paix ». Par ailleurs, le jeu de mot est plus net en hébreu où seules les consonnes sont importantes. Or, les trois dernières consonnes de « Jérusalem » sont les mêmes que celles qui composent entièrement le mot « paix ».

— Avec cette lecture morale, on ne comprend toujours pas pourquoi ce texte appartient au groupe des « psaumes des montées » ! En quoi concerne-t-il le pèlerinage à Jérusalem ?

Il nous faut donc creuser davantage et, pour cela, faire au besoin un détour.

2. La « langue » n'est pas un système indépendant; elle est le reflet d'une culture mais aussi, par un effet de rétroaction, elle agit sur celle-ci. Or le psalmiste habite près des terres païennes, loin de Jérusalem et du Dieu qui s'y révèle ! Par ailleurs, une culture n'est jamais religieusement neutre; elle véhicule des valeurs morales, des savoirs, des pouvoirs qui ne peuvent rester cohérents entre eux qu'en se référant à des dieux ou à des idéologies élevées à un statut quasi divin.

Dès lors ces divinités ou ces idéologies qui structurent le monde agissent insidieusement sur la vie de foi du fidèle, l'absorbent peu à peu dans leur système de valeur, le trompent en quelque sorte sur la vérité ultime des êtres et des choses. C'est cela la *lèvre menteuse*, la *langue trompeuse*. Mieux, le psalmiste sait bien que ces idéologies sont porteuses de conflits, de divisions en l'homme et entre les hommes, et donc de guerres internes et externes.

3. Le psalmiste, vivant en quasi diaspora, finit donc par prendre conscience d'un péril qui ne vient pas tellement d'une hostilité ouverte des autres habitants que d'une lente imprégnation par la culture ambiante : celle-ci, comme toutes les cultures humaines, fausse la vérité de Dieu et déchire l'homme. Il a, tout comme nous, vécu allègrement dans ce monde, y faisant sa place par son travail; soudain il mesure la distance qui s'est creusée entre lui et son Dieu. L'angoisse se lève alors (verset 1 et 2) qui le conduit davantage à « crier » à Dieu qu'à parler clairement en analysant la situation. Se sentant accueilli dans sa douleur, il se libère provisoirement par la dénonciation brutale du monde dans lequel il vit (versets 3 et 4). Il parvient enfin à analyser sa situation de diaspora, situation inévitable car le croyant ne peut pas vivre ailleurs que dans la réalité socio-culturelle pécheresse (versets 5 et 6).

4. Les versets 6 et 7 manifestent l'émergence d'un désir de pèlerinage, avons-nous dit. Certes il est encore largement inconscient puisqu'il se « mi-dit » dans une répétition qui appelle une association. Il faut encore qu'il mûrisse et qu'il arrive en pleine conscience.

Pourtant, tel qu'il est, ce désir répond déjà au désir de Dieu : « Tu ne peux quitter le monde; mais tu peux te préserver de lui en te replongeant de temps en temps dans le lieu où je parle dans une langue qui ne ment pas, où je dis une parole qui manifeste la vérité des êtres et des choses ». Temps du pèlerinage externe ou interne, moment de la retraite dans un ailleurs géographique ou dans le cœur ! La vie dans la diaspora du monde n'est possible pour la foi que si elle se ménage des moments qui la défascinent des idoles qui y règnent.

Ce psaume se situe donc au départ d'une route nouvelle et espère une expérience de ressourcement : à partir d'une angoisse sourde, le Seigneur conduit le désir du fidèle à maturité et le prépare ainsi à une prise de conscience plus totale. Dès lors le psalmiste est prêt à désirer du même désir de Dieu pour lui, à se décider et donc à prendre son bâton de pèlerin.

APPROPRIATION DU PSAÛME

1. Les maladies les plus sournoises sont celles qui cheminent discrètement, se disséminant dans le corps sans éveiller le moindre soupçon, sans provoquer de douleur et donc sans qu'on puisse leur opposer la moindre parade. Quand vient le diagnostic, la vie est déjà désorganisée, infiltrée de toutes parts, empoisonnée dans ses organes les

plus essentiels. La douleur arrive enfin, parfois intolérable; mais elle n'a plus comme fonction de prévenir pour agir : elle ne fait plus alors que traduire la victoire prochaine de la mort.

De tout temps, la culture humaine où le péché travaille en sourdine s'est opposée au Règne de Dieu; la nôtre ne fait pas exception : elle nous berce de ses refrains et nous endort peu à peu. Ainsi, dans notre monde contemporain, les médias grignotent lentement mais sûrement notre compréhension des choses, façonnent notre identité, font émerger les questions dont, selon eux, nous devrions absolument nous occuper, enfouissent dans le silence celles qui ne mériteraient pas notre attention; bref, ils hiérarchisent nos priorités et nous dictent des règles pour penser et pour nous comporter.

Dès lors, pas à pas, l'échelle des valeurs s'inverse; les propositions les plus hasardeuses deviennent évidentes à nos yeux : ainsi, par exemple, le remariage des divorcés n'atteste plus l'accueil évangélique de ceux qui ont vécu un échec et qui sont invités à s'ouvrir à un nouvel avenir; il se transforme en respect de « la liberté individuelle », véritable caprice qui méprise la souffrance du conjoint abandonné et des enfants délaissés ! L'acceptation de l'avortement par nos Églises, pour prendre un autre exemple, ne signifie plus la tendresse et le secours de Dieu pour les femmes en détresse; elle devient écoute du « droit inaliénable de chacun sur son ventre », à l'image des pères de famille romains qui détenaient un droit de vie et de mort sur leurs enfants ! Nous pourrions multiplier ces exemples à l'infini, y compris dans l'univers de l'éthique économique et sociale.

Lèvre menteuse, langue trompeuse ! De fausses vérités finissent par se transformer pour nous en évidences !

2. Quelquefois, il est vrai, la toile arachnéenne, que tisse la culture et qui nous enveloppe, se déchire quelque peu et une tranche de ciel bleu se laisse apercevoir. Toutefois, ce décalage entrevu alors entre l'Évangile et le monde risque de déboucher sur l'imprécation (comme cela est arrivé au psalmiste), sur des crispations conservatrices, sur des réflexes sectaires voire isolationnistes par rapport à notre environnement. Réactions stériles et sans lendemains !

Il arrive néanmoins que ce coin de ciel bleu entr'aperçu permette au contraire à notre désir de vérité de se balbutier un court instant ! Si nous ne le recueillons pas rapidement, si nous ne le saisissons pas au vif, il sera vite happé par les bruits de ce monde.

3. S'il est vrai que nous ne pouvons vivre qu'en diaspora, sans fuir le monde qui nous environne et où nous sommes envoyés, comment échapper aux voix charmeuses et captivantes que notre culture susurre à nos oreilles ? En saisissant au vol ces moments de lucidité où perce notre désir et en prenant alors rapidement la décision d'un pèlerinage ! Se décider à creuser des écarts ponctuels, à se donner des moments de mise à distance où l'on se tient devant Dieu dans l'écoute, la méditation et la prière !

— Pèlerinage quotidien constitué par « une descente dans le cœur », lieu où Dieu vient donner vie à sa Parole de vérité, celle qui ne trompe pas;

— Pèlerinage en groupe vers un lieu symbolique qui signifie, en plein milieu de la réalité, notre situation « d'étrangers et de voyageurs sur la terre »;

— Retraites régulières en un lieu communautaire où peut s'inscrire l'apprentissage du « se tenir devant Dieu ».

En tout ceci, il ne s'agit pas de fuir le monde mais de nous donner les moyens de rester vigilants, de discerner le vrai du faux, de nous garder de la *lèvre menteuse* et de la *langue trompeuse* ; bref, de tenir nos oreilles ouvertes et de pouvoir ensuite vivre les inévitables compromis dans l'humour et dans la lucidité.

Une chose est sûre : si aujourd'hui tu entends la voix de Dieu, si aujourd'hui ton désir balbutie, ne ferme pas ton cœur à la décision car nul ne peut te garantir que cette ouverture te sera encore offerte demain !

Psaume 121

Ce psaume nous met en présence d'une courte liturgie de départ en pèlerinage.

On peut le découper en quatre strophes :

- a) Doute et confession de foi du pèlerin (versets 1 et 2)
- b) Dialogue liturgique entre ceux qui restent et celui qui se met en marche (versets 3 et 4)
- c) Confession de foi de ceux qui restent (versets 5 et 6)
- d) Bénédiction du pèlerin par ses frères dans la foi (versets 7 et 8)

1. *Cantique pour les montées.*

Je lève mes yeux vers les montagnes,

D'où [viendra] mon secours ?

2. *Mon secours [c'est d'être] avec le Seigneur,*

Lui qui a fait cieus et terre.

3. — *Qu'il ne laisse broncher ton pied !*

Qu'il ne somnole ton gardien !

4. — *Voici qu'il ne somnole ni ne dort*

Le gardien d'Israël !

5. *Le Seigneur [est] ton gardien,*

Le Seigneur [est] ton ombrage à ta droite !

6. *De jour le soleil ne te frappe*

Ni la lune en la nuit.

7. *Le Seigneur te garde de tout mal,*

Il garde ta vie !

8. *Le Seigneur garde ton départ et ta venue*

Dès maintenant et pour toujours !

LES DÉTAILS DU TEXTE

a) Doute et confession de foi du pèlerin

*Cantique pour les montées*⁸. *Je lève mes yeux vers les montagnes, d'où [viendra] mon secours ? Mon secours [c'est d'être] avec le Seigneur, lui qui a fait cieus et terre*

C'est décidé, il part en pèlerinage à Jérusalem. Mais quel que soit le lieu de son habitation en Israël, Jérusalem c'est toujours en haut, dans les montagnes; la route est périlleuse ! La peur ne vient pas tellement du chemin rocailleux et donc difficile : la montagne, c'est aussi pour le pèlerin le lieu où siègent les idoles, les puissances hostiles, les voix fascinantes, autant de faux dieux qu'il pourrait invoquer comme tant d'autres !

Le psalmiste s'inquiète mais la réponse lui vient du fond de son propre cœur : la présence active de son Dieu ne lui manquera pas.

⁸ C'est le seul psaume de ce recueil où l'on n'a pas « cantique *des* montées » mais « cantique *pour* les montées ». Il n'y a peut-être pas lieu d'en tirer d'autres conclusions.

L'affirmation du Dieu créateur ne vise pas ici à construire une doctrine des commencements chronologiques du monde qui ne pourrait en rien rassurer le psalmiste. Elle affirme plutôt que Dieu est souverain sur les montagnes et les menaces qu'elles contiennent. Celui qui, par sa Parole, met en ordre le chaos de ce monde, se rit des puissances et des faux dieux qui entendent régenter celui-ci ! Sa Parole n'est pas menacée par les idoles !

b) Dialogue liturgique entre ceux qui restent et celui qui part

– *Qu'il ne laisser broncher ton pied ! Qu'il ne somnole ton gardien !*

– *Voici qu'il ne somnole ni ne dort le gardien d'Israël !*

Ici c'est la communauté de foi qui intervient (parents, anciens, habitants du village, etc). Le vœu, liturgiquement exprimé, vise à approfondir la confiance du pèlerin en ne l'inscrivant plus dans sa seule aventure personnelle : la vigilance de Dieu est maintenant confessée dans le cadre de tout le peuple. « Il sera ton gardien ! Nous pouvons nous en convaincre encore davantage en observant qu'il a protégé tout le peuple avec qui il a fait alliance, qu'il a été le *gardien d'Israël* ». Le pèlerin, alors même qu'il accomplit seul sa démarche, ne peut oublier qu'il chemine en communion avec tout le peuple de Dieu.

La progression des termes « somnoler » et « dormir » vise à mettre en évidence que le Seigneur reste vigilant et actif.

c) Confession de foi de la communauté

Le Seigneur [est] ton gardien; le Seigneur [est] ton ombrage à ta droite ! De jour le soleil ne te frappe ni la lune en la nuit.

L'accompagnement de la communauté des fidèles se précise : quelqu'un, peut-être un ancien du village, l'exhorte et le conforte. La démarche solitaire du pèlerin implique le dialogue communautaire. Devant celui qui se met en route, le témoignage est proclamé, la confession de foi est prononcée : « *Le Seigneur se tient à ta droite*, la place d'honneur mais aussi la place active; il est donc disponible pour agir avec toi et au besoin en toi » !

Il ne faut pas oublier que soleil et lune n'étaient pas réductibles à des astres banalisés; ils représentaient des divinités largement honorées parmi les païens. Du même coup, l'israélite les craignait comme des puissances menaçantes⁹.

e) Bénédiction du pèlerin par ses frères dans la foi

Le Seigneur te garde de tout mal, il garde ta vie ! Le Seigneur garde ton départ et ta venue, dès maintenant et pour toujours !

Au verset 8, on constate que le psaume opère une anticipation du déplacement à Jérusalem : « Le Seigneur garde ton départ de chez toi certes, mais aussi ta venue ici, dans la ville sainte ». Parce qu'elle est dite dans la communion du Seigneur, la liturgie se situe symboliquement à Jérusalem !

On remarque aussi que le « retour » n'est pas prévu : qui va à Jérusalem, c'est-à-dire qui retrouve la communion avec son Dieu, ne retourne pas à Mèshèk dans le même état qu'avant son départ ! Où qu'il aille sur la terre d'Israël, il sera toujours spirituellement dans la ville de David, c'est-à-dire dans la présence de son Dieu même si, quelquefois, il aura du mal à le discerner.

L'hébreu *Olam*, que nous avons traduit par « pour toujours », signifie successivement un temps caché, un temps indéfini, un temps infini et donc illimité, d'où sa fréquente traduction par « éternité ». C'est important car, trop souvent, les commentateurs veulent réduire le sens du psaume à la réalité concrète et historique que vit le psalmiste. Or, un pèlerinage à Jérusalem ne durant ni un temps infini, ni a fortiori une éternité, on voit ici que le psalmiste accepte implicitement une extension de l'usage du psaume, sa possible réception dans des cheminements spirituels fort éloignés des réalités concrètes du peuple hébreu de son temps.

⁹ La lune, par exemple, était censée menacer l'équilibre psychologique. Cf. les « lunatiques ».

INTERPRÉTATION PREMIÈRE DU PSAUME

L'hésitation n'est pas possible : il s'agit ici d'une prière liturgique pour les départs en pèlerinage. À la lisière du village où il a été accompagné par ses proches, le pèlerin confesse sa foi pour surmonter l'angoisse qui le tenaille et reçoit la bénédiction des siens.

C'est toujours seul que l'on se tient devant Dieu; mais ce « seul » n'implique aucune solitude : le pèlerin chemine dans la communion de ses frères dans la foi.

Une seconde remarque mérite d'être faite : dans ce psaume, on relève 6 fois le verbe « garder » ou le substantif « gardien ». Or, la racine *Chamar* ne désigne pas tant la protection musclée et rapprochée d'une personnalité que la fonction de la sentinelle qui prévient plus qu'elle ne combat concrètement. Le pèlerin n'est donc pas accompagné par une force magique qui le délivrerait « miraculeusement » dans les dangers, mais par un Dieu qui, comme les sentinelles sur les remparts, ne cesse pas d'être attentif et de parler pour rassurer, pour prévenir les dangers et pour dire la route. Le Dieu du pèlerin est « Parole » et non « force magique et irrationnelle ».

APPROPRIATION DU PSAUME

Nous l'avons dit, le pèlerinage, sous toutes ses formes, permet de prendre des écarts vis-à-vis des sirènes de ce monde et donc de rester lucide. Même vécu en groupe, il reste un exercice où le fidèle doit s'affronter à lui-même et aux résistances qui sont déjà venues faire leur demeure en lui.

Le danger est donc grand de s'enliser dans le subjectivisme, de se faire les questions et les réponses, de s'abandonner aux méthodes « spirituelles » que notre culture vend avec abondance pour contrebalancer la sécheresse quotidienne : gourous en tout genre, exercices corporels d'origine ésotérique, méditations diverses, routes jalonnées dans d'autres religions, etc !

1. Si nous partons en pèlerinage, il importe donc que nous demeurions dans la communion ecclésiale :

— Nous sommes environnés d'une grande nuée de témoins qui nous ont précédés sur cette voie¹⁰. Ils ont éprouvé les trajets possibles, tournant le dos à certains, en conseillant d'autres. Pourquoi aller nous abreuver à des sources étrangères que nous maîtrisons mal, alors que notre tradition ecclésiale est riche de chemins balisés, divers mais déjà passés par l'épreuve du feu ? « Bois l'eau de ta propre citerne, les eaux qui sortent de ton puits » (Proverbe 5/15). Sage conseil des Écritures !

— Le chemin est difficile, surtout au début. Des routes larges, spacieuses mais trompeuses coupent et recoupent le chemin rocailleux qui monte à Jérusalem. N'est-il pas plus sage de s'appuyer sur un accompagnateur éprouvé, un frère ou une sœur dans la foi qui puisse indiquer la piste sûre quand le brouillard ne permet plus le repérage à vue ?

— Le pèlerinage ne peut que se vivre seul; mais cela n'implique pas la solitude. Des haltes communautaires sont possibles où la vie liturgique recentre le projet, redonne joie et relance les énergies pour une nouvelle étape.

¹⁰« Nous donc aussi, puisque nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins, [...] courons avec persévérance sur le chemin qui nous est ouvert, les regards fixés sur Jésus, lui qui est à l'origine et à l'achèvement de la foi [...] » (Hébreux 12/1-2).

2. Le danger principal réside dans le tête à tête avec nos propres mots, nos propres idées, nos propres images. Le risque est alors grand de nous laisser fasciner par nos idoles intimes qui savent si bien se déguiser en « anges de lumière ». Or le Seigneur marche avec nous, à notre droite ! Il est Parole et non force magique et occulte agissant dans par les événements de ce monde !

C'est pourquoi les Écritures, dans l'objectivité même de leurs lettres, résistent à notre subjectivisme, creusent des écarts entre nos rêves fous et la réalité de la foi, nous permettent de ne pas prendre des vessies pour des lanternes, de ne pas confondre la voix de Dieu et celles de nos tendances les plus intimes.

Partir en pèlerinage, c'est se tenir à portée de voix du Seigneur par la méditation des Écritures, trésor confié à la communauté des fidèles, lieu où Dieu parle et démystifie les démons qui peuplent la route.

Marcher seul devant Dieu, ce n'est pas cheminer en solitude mais c'est communier encore davantage au Dieu des Écritures et à la communauté des fidèles qui les écoute, qui les médite, qui les prie et qui les prêche.

Psaume 122

Ce psaume est difficile car il comporte plusieurs lieux où la traduction appelle réflexion et décision risquée. On peut le découper en quatre parties :

- a) La fin du trajet (versets 1 et 2)
- b) Devant la ville (versets 3, 4 et 5)
- c) Dialogue liturgique (versets 6 et 7)
- d) Conclusion du pèlerin (versets 8 et 9)

1. *Cantique des montées. Pour David.*

Ma joie quand ils m'ont dit :

« Vers la maison du Seigneur nous allons » !

2. *[Maintenant] nos pieds se sont arrêtés*

Devant tes portes, ô Jérusalem !

3. *Jérusalem la restaurée !*

[Tu es] comme une ville qui rassemble en elle pour l'unité :

4. *C'est ici que montent les tribus,*

Les tribus du Seigneur,

[Selon] la charte donnée à Israël

Afin qu'il rende grâce au Nom du Seigneur ;

5. *Ici se dressent les sièges pour la justice,*

Les sièges pour la maison de David.

6. — *Invoquez la paix sur Jérusalem !*

— *Heureux ceux qui t'aiment !*

7. — *Paix sur tes enceintes !*

— *Sécurité pour tes forteresses !*

8. *À cause de mes frères et de mes amis,*

Je dis donc : paix sur toi !

9. *À cause de la maison du Seigneur notre Dieu,*

Je demande [le] bonheur pour toi .

LES DÉTAILS DU TEXTE

a) La fin du trajet

*Cantique des montées . Pour David*¹¹. *Ma joie quand ils m'ont dit : « Vers la maison du Seigneur nous allons » ! [Maintenant] nos pieds se sont arrêtés devant tes portes, ô Jérusalem !*

Alors qu'il était en chemin, le psalmiste semble avoir trouvé des compagnons de route qui avaient un but identique au sien et qui l'ont invité à se joindre à eux. Maintenant, arrivée non loin des portes de la ville tant espérée, la petite troupe fait halte.

¹¹ On peut traduire « De David » ce qui indiquerait une provenance; mais aussi et surtout « Pour David » ce qui indique alors une dédicace.

b) Devant la ville

Jérusalem la restaurée, [tu es] comme une ville qui, en elle, rassemble pour l'unité¹². C'est ici que montent les tribus, les tribus du Seigneur, [selon] la charte donnée à Israël afin qu'il rende grâce au Nom du Seigneur. Ici se dressent les sièges pour la justice, les sièges pour la maison de David.

On traduit trop souvent ainsi le verset 3 : « Jérusalem, construite comme une ville où tout tient bien ensemble ». Il semble néanmoins problématique que le psalmiste, après avoir tant marché, se livre en premier lieu à des remarques architecturales ! En fait le verbe *banah* dans son sens premier signifie bien « bâtir » ; mais il a aussi un sens second qu'on peut traduire par « restaurer » : c'est une ville restaurée qu'admirent les pèlerins. Il est toutefois probable que cette restauration soit spirituelle : par exemple, le rétablissement de la pureté religieuse du culte par la réforme de Josias¹³.

Cette ville, recentrée autour du culte du Dieu d'Israël, se donne donc comme le contraire de *Mèshèk*, de l'éclatement, de la dispersion, de la division. Cette dimension lui vient bien sûr du fait qu'elle est le signifiant principal de la présence de Dieu. Ici on peut retrouver l'unité avec le Seigneur, avec soi-même et avec ses frères.

C'est à ce titre que cette ville a vocation de réunir les tribus éparpillées d'Israël. Ces rassemblements imposants sont conformes au pacte d'alliance établi entre le Seigneur et son peuple (cf. par exemple Exode 34/23).

Mais c'est aussi à ce titre qu'on ne montait pas uniquement dans la ville sainte pour les pèlerinages rituels mais aussi pour régler les questions en litige devant la justice du roi et de ses fonctionnaires¹⁴. L'équité dans les rapports sociaux fait aussi partie de la vocation de la ville de David.

c) Dialogue liturgique

— *Invoquez la paix sur Jérusalem ! — Heureux ceux qui t'aiment, — Paix sur tes enceintes ! — Sécurité sur tes forteresses !*

Les moments de contemplation de la ville et les premières réflexions passées, un célébrant ou un chœur de chantres prend la parole et appelle à la salutation et à la prière, le reste du groupe répond¹⁵. La paix est demandée pour les habitants de la ville, mais aussi, souvenirs de trop de sièges et d'attaques, la sécurité pour les fortifications de la cité.

d) Conclusion du pèlerin

À cause de mes frères et de mes amis, je dis donc : paix sur toi ; à cause de la maison du Seigneur notre Dieu, je demande [le] bonheur pour toi .

Le pèlerin poursuit donc le dialogue liturgique en se l'appropriant de manière personnelle. De plus, il répond aussi à l'appel implicite que, dans le même sens, lui adresse la silhouette imposante du temple qu'il aperçoit et pour lequel il a tant marché.

INTERPRÉTATION PREMIÈRE DU PSAÛME

Alors que le psaume 121 nous offrait une liturgie de départ en pèlerinage célébrée à l'orée du village, le psaume 122 nous présente une liturgie d'arrivée, aux lieux mêmes où la ville est enfin aperçue pour la première fois.

¹² Il y a en hébreu une redondance pour attirer l'attention : *Rabar* (rassembler), *Yarad* (unifier).

¹³ Celle-ci a eu lieu en 622 (Cf. II Rois 22 ss) ; or le psaume a probablement été écrit entre les années 609 et 587 avant Jésus-Christ.

¹⁴ La présence de cette mention implique qu'un descendant de David occupe encore le trône et plaide donc pour une rédaction pré-exilique de ce recueil des psaumes des montées.

¹⁵ Les quatre premiers mots du verset 6 jouent avec les racines « paix » et « Jérusalem » : *Cha'alou chalom yerouchalaim Yichlayou* .

Avant de pénétrer en son sein, la petite troupe prend le temps de l'émerveillement et de la louange.

Quant au psalmiste, il mesure que la maison du Seigneur est le lieu où il retrouvera l'unité avec soi-même perdue par sa situation de diaspora, mais aussi l'unité avec ses frères et avec son Dieu

APPROPRIATION DU PSAUME

Partir en pèlerinage, c'est marcher vers Jérusalem, vers la paix, vers l'unification intérieure, vers le moment où les déchirures, inévitables pour qui vit en diaspora dans le monde, seront provisoirement surmontées. C'est un chemin difficile où il faut lutter sans cesse contre les forces centrifuges qui nous habitent et qui nous dispersent.

Mais, dans ce combat, des moments nous sont accordés, des haltes nous sont proposées où nous entrevoyons déjà la paix intérieure qui nous est promise : rencontres fraternelles avec ceux qui poursuivent la même route... minutes d'apaisement... anticipations fulgurantes, provisoires mais apaisantes, du moment où le repos de Dieu sera offert.

Ce ne sont pas encore des moments de vraie paix, de pleine révélation, de « ravissements au troisième ciel » (II Corinthiens 12/2 ss); il s'agit ici tout au plus d'anticipations fugitives, d'espaces provisoires de soulagement où les fardeaux s'allègent, où la respiration devient plus tranquille car plus aisée.

Pourtant, ces temps offerts doivent appeler notre attention : il faut savoir goûter les verres à moitié pleins plutôt que toujours se lamenter sur les verres à moitié vides ! Il est sage d'arrêter alors pour un temps la lutte, la marche, la lecture des Écritures, pour laisser monter en nous la louange, pour nous joindre, dans une célébration commune, à ceux qui cheminent dans la même direction.

Sur les sentiers qui mènent à Jérusalem, il importe donc d'apprendre à s'asseoir et à savourer les fruits isolés cueillis le long du chemin.

Psaume 123

Après avoir prié devant les portes de la ville (psaume 122), la petite troupe de pèlerins est entrée dans le temple.

Ce court psaume peut se décomposer en deux parties :

- a) Prière d'adoration (versets 1 et 2)
- b) Prière de supplication (versets 3 et 4)

1. Cantique des montées.

Vers toi je lève les yeux

[Toi qui] habite dans les cieux.

2. Voici, comme les yeux des serviteurs sur la main de leurs maîtres,

Comme les yeux de l'esclave sur la main de sa maîtresse,

Ainsi nos yeux [sont tournés] vers le Seigneur notre Dieu

Aussi longtemps qu'il nous fait grâce.

3. Fais nous grâce Seigneur, fais-nous grâce !

Nous sommes plus que saturés par trop de mépris !

4. Notre vie est plus que saturée par les sarcasmes des satisfaits,

Par le mépris des hautains.

LES DÉTAILS DU TEXTE

a) Prière d'adoration

Cantique des montées. Vers toi je lève les yeux, [toi qui] habite dans les cieux.

Le pèlerin est entré au sein du temple où, comme c'était l'habitude chez ses coreligionnaires, il prie debout, les mains ouvertes et le regard fixé vers le haut. Contrairement au psaume 121, il n'est plus tenté de lever ses yeux vers les montagnes (siège des idôles) mais il regarde en direction de son Dieu; un déplacement s'est donc produit.

Notons tout d'abord que l'expression « qui séjourne dans le ciel » ne fait pas allusion à une différence quantitative entre Dieu et les hommes, mais à un écart qualitatif radical. Le Seigneur n'est pas un « plus »; il est un « Autre », et cette altérité se marque symboliquement par « l'ailleurs » de son séjour. Il faut se reporter au psaume 120 qui a concrétisé la mise en route du pèlerin : celui-ci s'y décrivait comme capturé par les idoles qui appartiennent au monde et à ses projections. L'expression « qui séjourne dans le ciel » marque alors la distance parcourue : Dieu et sa Parole sont Autres, radicalement différents des dieux et des paroles que les hommes se fabriquent. Le

Seigneur est justement cette Parole « qui ne ment pas, qui ne trompe pas », Parole que le pèlerin était venu chercher à Jérusalem.

Une autre remarque doit encore être faite : tant que le psalmiste se situait loin de Jérusalem, il invoquait sans cesse son Dieu comme étant celui qui habite le temple de la ville de David. Or voici que, maintenant qu'il a pénétré dans le sanctuaire, son discours change : *Dieu habite dans les cieux* ! Il n'y a pourtant là aucune inconséquence :

— contrairement aux esprits forts, notre auteur ne méprise pas la nécessité de lieux, de fêtes, de signifiants et de signes pour célébrer la présence de Dieu;

— mais contrairement à ceux qui rêvent de capturer le divin, il n'enferme pas le Seigneur dans ces réalités religieuses¹⁶.

La présence de Dieu au milieu de son peuple s'atteste par des signifiants auxquels il se lie (temple, Parole écrite, actes sacramentels, etc); mais aucun de ceux-ci n'enferme le réel-Dieu. Ils sont sa signature, les traces de son passage sans lesquelles la foi se perdrait dans l'infini de ses propres projections; mais aussitôt sa présence reconnue, le Seigneur s'absente et se désigne ainsi comme Autre¹⁷.

Voici, comme les yeux des serviteurs vers la main de leurs maîtres, comme les yeux de l'esclave vers la main de sa maîtresse, ainsi nos yeux [sont tournés] vers le Seigneur notre Dieu, aussi longtemps qu'il nous fait grâce.

Il faut tout d'abord noter le passage fréquent du « je » au « nous », comme aussi du « nous » au « je ». Nous l'avons déjà dit, on ne peut évacuer cette réalité de base : chacun de nous est seul « devant Dieu » car seul un sujet unique peut passer de la mort à la vie par la foi. Mais ce « seul » n'implique aucune solitude : en fait, le « je » qui prie n'est jamais isolé de la communion des saints, comme le « nous » qui célèbre ne forme pas une masse anonyme, constitué qu'il est par des hommes et des femmes que le Seigneur appelle individuellement par leur nom.

La dernière partie du verset fait débat :

— On peut la traduire par « Ainsi nos yeux [sont tournés] vers le Seigneur notre Dieu *jusqu'à ce qu'il nous fasse grâce* ». Les commentateurs qui adoptent cette dernière traduction pensent que le psalmiste se trouve dans une situation de persécution exceptionnelle que décriraient les versets 3 et 4 qui suivent : dans ces circonstances, il fait obstinément le siège de son Dieu jusqu'à ce que cesse la situation intolérable, comme la veuve du Nouveau Testament devant le juge inique (Luc 18/1 ss).

— On peut aussi la traduire, comme nous l'avons fait, par « Ainsi nos yeux [sont tournés] vers le Seigneur notre Dieu *aussi longtemps qu'il nous fait grâce* ». Le cadeau que Dieu fait ici au psalmiste, c'est de pouvoir se tenir en sa présence, dans l'unification de soi retrouvée et loin des éclatements que décrivait le psaume 120. Notre auteur se trouve alors dans la situation des trois disciples, lors de la transfiguration de Jésus : dans la joie de la contemplation qui les unifient, et de peur de retrouver les réalités conflictuelles du monde, ils disent, par la bouche de Pierre : « Il nous est bon d'être ici; dressons trois tentes » [...] (Marc 9/5).

Il faut remarquer que la première interprétation casse la logique des psaumes des montées : décision de partir (Psaume 120), liturgie de départ (Psaume 121), liturgie d'arrivée devant les portes (Psaume 122), première prière dans le temple (psaume 123). C'est pourquoi nous avons choisi la deuxième que nous allons préciser dans l'interprétation première du psaume.

b) Prière de supplication

Fais-nous grâce Seigneur, fais-nous grâce ! Nous sommes plus que saturés par trop de mépris ! Notre vie est plus que saturée par les sarcasmes des satisfaits, par le mépris des hautains ¹⁸.

¹⁶ Cf. la prière de dédicace du temple par Salomon (I Rois 8).

¹⁷ Dans le récit des pèlerins d'Emmatis, le Christ s'atteste bien par le pain rompu et partagé. Mais aussitôt « qu'ils le reconnurent... il disparut de devant eux » (Luc 24/13-35).

¹⁸ Le terme de « saturé » indique la situation d'un homme qui a bu jusqu'à être plein à ras bord; celui de « satisfait » signifie « paisibles, fier de soi ».

La strophe précédente se concluait sur un « nous restons là tant que tu nous en fais la grâce ». Le psalmiste marque maintenant un tournant en associant sur ce dernier mot : « Nous t'en prions, continue à nous faire cette grâce ! ».

Répetons-le, il n'y a pas lieu de voir ici une quelconque allusion à une persécution particulière et violente; la situation de départ décrite par le psaume 120 est très explicite : en état de diaspora, le psalmiste qui voulait persévérer dans sa foi, non seulement se faisait capturer par la culture commune, mais il se trouvait encore en butte aux quolibets de ceux qui étaient satisfaits de leurs savoirs, de leurs pouvoirs, de leurs explications des choses de ce monde. Aucun désir d'altérité ne les tenaillant, ces derniers pouvaient apparaître comme calmes et sûrs d'eux par rapport à la quête des croyants¹⁹ !

On comprend que, provenant d'un tel environnement, tout temps vécu en présence de Dieu et en compagnie de ses frères soit ressenti par le psalmiste comme une bénédiction qu'il aimerait faire durer au maximum. La grâce de l'unification devant Dieu ne peut certes s'institutionnaliser car le monde et ses luttes demeurent le champ de mission du fidèle; on peut néanmoins comprendre que celui qui en bénéficie prie pour que le retour dans le monde ait lieu le plus tard possible !

INTERPRÉTATION PREMIÈRE DU PSAUME

Nous l'avons dit, une logique à la fois géographique et spirituelle structure les quatre premiers psaumes des montées : affleurement du désir de pèlerinage, liturgie de départ, liturgie aux portes de la ville sainte, première prière dans le temple.

Dans le sanctuaire de Jérusalem, le psalmiste fait une expérience « d'unification »; son Seigneur se donne à lui dans l'immédiateté d'une rencontre. Le pèlerin essaie d'en rendre compte dans le vocabulaire de la contemplation (Les yeux tournés vers le Seigneur). Cette unification lui permet de dire « je », mais aussi de glisser vers un « nous » sans avoir peur de perdre son unicité de sujet puisque son Dieu l'a rencontré et que, du même coup, il l'a posé dans son irréductible unicité.

Toutefois, ce type d'expérience spirituelle ne peut surgir que comme une parenthèse de repos, que comme une halte dans une oasis avant une nouvelle étape dans le désert. Comme plus tard les trois disciples lors de la transfiguration du Christ, comme Paul quand il fut « ravi au troisième ciel », le psalmiste prie pour que cette grâce sabbatique ne cesse pas ! Les derniers psaumes des montées lui montreront qu'il sollicite l'impossible et qu'il lui faudra bien reprendre la route en sens inverse.

APPROPRIATION DU PSAUME

1. La vie spirituelle, vécue comme un pèlerinage, est un combat contre l'écartèlement que la prégnance de la culture nous impose. Mais aussi contre les sarcasmes des moqueurs ! Nous en faisons souvent l'expérience en cette période de l'histoire : au travail, au lycée, à l'université, lors des émissions de télévision, nous nous sentons souvent bafoués dans notre identité. Il n'est pas rare que la foi soit présentée de manière ironique, que la quête spirituelle soit accueillie avec un sourire condescendant par une pléthore de soi-disant « forts » qui prétendent se suffire à eux-mêmes. Certains

¹⁹ Ces moqueurs, qui cherchent à ridiculiser la foi, sont souvent mis en scène dans les psaumes : « Tous ceux qui me voient se moquent de moi; ils ouvrent la bouche, secouent la tête [et disent] : " Recommande-toi au Seigneur ! Le Seigneur le sauvera; il le délivrera puisqu'il aime " ! » (psaume 22/8-9).

présentent les croyants comme des attardés d'un autre âge, des fossiles témoins d'une époque prétendument révolue !

Quand notre souffrance est vive, nous pouvons comprendre la fin de ce psaume 123 et la résistance du psalmiste à retourner dans la vie quotidienne.

2. Pourtant deux lieux au moins s'offrent à nous pour nous réassurer dans notre identité :

— Le temps du rassemblement, du pèlerinage en commun, de la retraite spirituelle où les liens se resserrent avec les frères et les sœurs qui nous sont donnés, où nous pouvons passer sans ruptures du « je » au « nous » et réciproquement.

— Le cheminement spirituel et quotidien de chacun où des moments d'unification, de repos sabbatique, nous sont offerts, où l'unité ressentie avec le Christ crée en nous, par choc en retour, un « homme intérieur » qui anticipe sur le Royaume et qui permet de revenir dans la réalité quotidienne avec un nouveau souffle pour une nouvelle étape²⁰.

²⁰ Nous avons décrit ces moments d'unification dans *Se tenir devant Dieu dans la lecture des Écritures*, Valleraugue, Sentier de Villeméjane n° 3, 1993, p 30 ss.

Psaume 124

Ce psaume pose quelques difficultés de lecture mais surtout d'interprétation. Il est également délicat d'y repérer un plan.

On peut néanmoins le décomposer en trois parties très inégales :

- a) Les grandes eaux (versets 1 à 5)
- b) Louange pour le salut (versets 6 à 7)
- c) Doxologie finale (verset 8)

1. *Cantique des montées. Pour David.*
Si le Seigneur n'avait pas été pour nous,
Qu'Israël le répète ,
 2. *Si le Seigneur n'avait pas été pour nous*
Quand les hommes s'élevèrent contre nous,
 3. *Alors, ils nous auraient avalés tout vifs*
Tant ils brûlaient de colère contre nous;
 4. *Alors les eaux nous auraient submergés,*
Le torrent aurait englouti notre vie;
 5. *Alors les eaux orgueilleuses auraient englouti notre vie !*

6. *Béni soit le Seigneur*
Qui ne nous a pas livrés en pâture à leurs dents !
 7. *Notre vie, comme l'oiseau, a été sauvée du filet des oiseleurs;*
Le filet s'est rompu, nous avons été sauvés !

8. — *Notre secours est dans le nom du Seigneur*
 — *Qui a fait cieux et terre !*

LES DÉTAILS DU TEXTE

a) Les grandes eaux

Cantique des montées. Pour David . Si le Seigneur n'avait pas été pour nous, qu'Israël le répète.

Le célébrant prend ici un ton solennel qu'il interrompt par une incidente entraînant tout le peuple à la confession de foi. Manifestement, il va faire allusion à un événement très important qui concerne la totalité d'Israël.

On note aussi l'appel à la répétition liturgique qui, en invitant à prononcer les mots, réinscrit en profondeur la réalité qu'ils portent et qu'ils réactualisent ainsi dans la vie de celui qui prie.

Si le Seigneur n'avait pas été pour nous quand les hommes s'élevèrent contre nous, alors ils nous auraient avalés tout vifs tant ils brûlaient de colère contre nous ²¹;

²¹ L'hébreu ne dispose pas de mots abstraits. La colère est ici rendue par « le nez qui fume ».

Le texte hébreu dit « Quand adam (l'homme) s'éleva contre nous... ». Toutefois, l'emploi du mot *adam* a ici une valeur générique et entend préciser que c'est la quasi totalité du genre humain qui s'est dressé contre le peuple de Dieu.

L'image utilisée est celle de la réincorporation (être avalé). Dans le langage mythique de l'Ancien Testament, ce rôle d'absorption par la bouche est très souvent dévolu au « séjour des morts », le *shéol*²².

Alors les eaux nous auraient submergés, le torrent aurait englouti notre vie; alors les eaux orgueilleuses auraient englouti notre vie !

Littéralement ; « Les torrents seraient passés sur nos vies ». L'expression « les eaux orgueilleuses » peut aussi se traduire par « les eaux bouillonnantes »; nous avons gardé la première possibilité car l'image fait probablement allusion à des adversaires humains.

Les métaphores employées sont ici celles des grandes eaux qui submergent et « avalent » toute vie possible. Elles sont empruntées aux mythes mésopotamiens et égyptiens mettant en scène l'océan primordial qui menace sans cesse toute existence. Comme celles du verset précédent, elles sont classiques en Israël pour désigner le danger originaire : « Les liens de la mort m'avaient environné, les torrents de la destruction m'avaient épouvanté; les liens du sépulcre m'avaient entouré, les filets de la mort m'avaient surpris » (Psaume 16/5-6). Ou encore : « Sauve-moi, ô Dieu ! Car les eaux menacent ma vie; j'enfonce dans la boue sans pouvoir me retenir; je suis tombé dans un gouffre et les eaux m'inondent... » (Psaume 69/1). La liste serait encore longue !

La psychanalyse relèverait ici la dimension archaïque de ces métaphores; elle traduisent l'angoisse primaire d'être réincorporé dans la réalité maternelle²³ ! Leur usage indique donc une menace originaire et ultime, un péril ontologique fondamental. Certes, dans le concret, elles peuvent désigner des situations personnelles ou historiques; mais elles voudraient faire discerner, derrière ces menaces précises, l'actualisation d'un péril plus fondamental.

b) Louange pour le salut

Béni soit le Seigneur qui ne nous a pas livrés en pâture à leurs dents ! Notre vie, comme un oiseau, a été sauvée du filet des oiseleurs ; le filet s'est rompu, nous avons été sauvés !

Après la menace, la délivrance, elle aussi originaire ! L'image de la grande bouche est reprise; mais une autre se surajoute : celle du filet de l'oiseleur qui a été rompu et qui a permis à l'oiseau (ici le peuple) d'être rendu libre. Quand Dieu intervient dans le concret historique, il réactualise une libération « aux origines »; toutefois, le terme « origine » n'est pas ici synonyme de « commencement chronologique ». Nous y reviendrons.

c) Doxologie finale

— Notre secours est dans le nom du Seigneur — Qui a fait cieux et terre !

La proclamation solennelle du célébrant est ponctuée par un dialogue liturgique assez traditionnel dans les psaumes. Pourtant, aussi classique soit-il, il possède ici une grande pertinence : l'agir de Dieu est souvent décrit comme un combat contre la mer mythique, contre les « grandes eaux ». Dieu permet à la terre d'émerger et de devenir habitable en luttant contre un océan qui veut tout engloutir et contre des monstres marins qui entendent tout avaler (Job 26/5 ss; Job 40/15 ss; Esaie 27/1; Genèse 1/9-10; sans oublier le récit du déluge).

Par ailleurs il est important de noter la fréquence de ces dialogues liturgiques qui ne sont pas ici uniquement pour l'esthétique : en intervenant à haute voix, les participants intériorisent les paroles du psaume et permettent à celui-ci de travailler, par ses mots, la profondeur inconsciente de la vie de chacun.

²² Un exemple parmi des dizaines possibles : « Engloutissons-les tout vifs comme le séjour des morts, et tout entiers comme ceux qui descendent dans la fosse » (Proverbes 1/12). Le psalmiste utilise donc des images toutes prêtes dans le discours culturel.

²³ La mer, c'est la mère ! Mais une mère mythique qui ne correspond à aucune femme concrète.

INTERPRÉTATION PREMIÈRE DU PSAUME

Le ton solennel du verset 1 paraît donc exclure tout danger individuel auquel le psalmiste aurait échappé. C'est le destin de tout le peuple qui est ici décrit; c'est à un événement fondateur qu'il est fait principalement allusion.

Dans notre commentaire du verset 8, nous avons vu que ces métaphores évoquaient l'agir de Dieu; divers indices nous renvoient à un événement historique : « Quand les hommes s'élevèrent contre nous », « Nous avons été sauvés », etc.

Il est plus que probable que les menaces dont il est parlé, mais aussi la libération décrite, concernent la Sortie d'Égypte, particulièrement la traversée de la Mer des Roseaux (Exode 14). Certes d'autres épreuves postérieures seront aussi évoquées avec des métaphores comparables; il n'est pas exclu que le psalmiste y pense aussi. Mais justement, la reprise de ces mêmes images accentue le fait que la Sortie d'Égypte, avec sa traversée des « grandes eaux », constitue le moment fondateur de toute foi individuelle et communautaire en Israël.

On peut certes se demander ce que le salut-libération vient faire dans la logique des psaumes des montées ! Pourtant sa venue au langage s'explique aisément : dans le temple, le pèlerin a connu un grand moment d'unification (Psaume 123). Ce sont là des instants de grâce intense dans lesquels on ne peut pas s'installer, où il est interdit de « dresser trois tentes ». Dès lors, fortifié par cette expérience, le pèlerin poursuit sa retraite, allant et venant, dans la ville certes, mais surtout dans sa tête et dans son cœur. Sa louange et sa méditation parcourent ainsi, une à une, les grandes articulations théologiques et éthiques par lesquelles sa foi s'exprime, pour les approfondir et se les approprier à nouveau (Psaumes 124 à 133), avant de repartir vers sa vie quotidienne en diaspora (Psaume 134).

Or, le premier lieu qu'il revisite, c'est l'événement du salut-libération sans lequel il ne serait pas là. Après l'expérience d'une rencontre forte avec son Dieu (Psaume 123), sa méditation le pousse vers l'acte originaire, le fondement de tout cheminement possible en compagnie de son Seigneur. Il s'agit bien sûr de l'Exode et de la traversée de la mer des Roseaux.

APPROPRIATION DU PSAUME

1. Notre pèlerinage (vie spirituelle, cheminement commun, retraite) n'est pas sans ces moments forts de pleine communion où la réflexion s'estompe car il ne reste plus qu'à savourer la présence du Seigneur largement manifestée. Mais par delà ces temps exceptionnels, nous sommes renvoyés à la méditation renouvelée des grandes articulations de notre foi.

Dans cette logique, comment de pas nous replacer en priorité devant le mystère même de notre salut ? À ceci près que l'événement fondateur qui fait en nous origine, ce n'est plus la Sortie d'Égypte mais la croix et la résurrection du Christ. C'est ici que naît, se renouvelle et progresse tout chemin de foi. Vivre et revivre cette origine, c'est croître dans la réception de notre salut.

— *La croix se revisite comme loi* car elle dit notre mort en pointant le péché qui nous sépare de Dieu.

— *La croix se revisite comme Évangile*, comme Bonne Nouvelle de l'amour rédempteur de Dieu pour chacun d'entre nous.

2. Cet événement fondateur s'actualise à nouveau dans chaque vie, dans notre propre vie, par le baptême qui, à l'orée de notre existence, fait aussi loi et Évangile : traversée des grandes eaux de la mort en communion avec celle du Christ, mais aussi émergence à une vie justifiée en communion avec la résurrection du Christ.

Il s'actualise encore dans la prédication de « la parole de la croix », comme le dit Saint-Paul, dans chaque moment de notre existence où la loi nous brise mais où l'Évangile nous restitue la joie du salut.

Revenir à cet événement fondateur, à cette sortie de la terre d'esclavage, à travers les grandes eaux de la mort, ce n'est pas s'installer dans la répétition stérile, mais c'est se réapproprier, chaque fois en nouveauté et de manière plus profonde, cette certitude qui nous fait vivre : vous n'êtes plus esclaves mais fils !

Psaume 125

Il est difficile de découper ce psaume car il est constitué d'une progression d'idées qui s'enchaînent logiquement les unes aux autres.

Pour le seul besoin de l'analyse, on distinguera néanmoins :

- a) La métaphore de Jérusalem et de ses montagnes (versets 1 et 2)
- b) Le refus d'un roi impie (verset 3)
- c) Les hommes de foi et les fabricants d'idoles (versets 4 et 5ab)
- d) Doxologie finale (verset 5c)

1. Cantique des montées.

*Ceux qui mettent leur foi dans le Seigneur sont comme le mont Sion
Qui ne vacille pas mais demeure [stable] pour toujours.*

2. Jérusalem ! Des montagnes l'entourent !

Ainsi le Seigneur entoure son peuple dès maintenant et pour toujours.

*3. Dès lors un sceptre impie ne dominera pas sur le lot des justes
Afin que les justes ne tendent pas leur main vers l'iniquité.*

4. Seigneur soit bon pour les bons,

Ainsi que pour les hommes droits de cœur !

5. Mais ceux qui inclinent vers les voies tortueuses,

Laisse-les aller Seigneur avec les fabricants d'idoles !

Que la paix soit sur Israël !

LES DÉTAILS DU TEXTE

Dès la première lecture de ce psaume, nous nous trouvons aux prises avec divers mots qui posent question : « impie », « iniquité », « bons », « droits de cœur », etc. Faut-il les interpréter dans un registre éthique ou dans un registre religieux ? Certes, les deux domaines ne sont pas sans rapports externes et internes. Toutefois, en fonction de la porte d'entrée choisie, on se trouve devant deux compréhensions du psaume très différentes l'une de l'autre.

Dans le premier cas, le psalmiste ferait allusion aux comportements moraux, pour en approuver certains et pour en rejeter d'autres; dans le second cas, notre auteur centrerait sa réflexion sur le rapport personnel des croyants à leur Dieu. Or les mots que nous avons cités sont, pour la plupart, susceptibles d'être compris dans l'un et l'autre registre ! Le tout est donc de rester cohérent dans ses choix.

Pour notre part, nous nous sommes laissés guider par le verset 1, pensant que le psalmiste y donnait le sommaire de son projet. Or, dans ce verset, le mot que nous

avons traduit par « Ceux qui mettent leur foi » ne peut être lu que dans un sens religieux²⁴.

a) La métaphore de Jérusalem et de ses montagnes

Cantique des montées. Ceux qui mettent leur foi dans le Seigneur sont comme le mont Sion qui ne vacille pas mais qui demeure [stable] pour toujours. Jérusalem ! Des montagnes l'entourent ! Ainsi le Seigneur entoure son peuple dès maintenant et pour toujours.

Le psalmiste jette un regard circulaire sur la ville sainte et sur les montagnes qui l'environnent; ce tableau grandiose lui fournit un jeu d'images pour exprimer la confiance qu'il a dans la protection de son Dieu. La foi se donne donc ici comme la seule condition pour participer au peuple de l'alliance.

b) Le refus d'un roi impie

*Dès lors un sceptre impie ne dominera pas sur le lot des justes afin que les justes ne tendent pas leur main vers l'iniquité*²⁵.

Certains commentateurs ont cherché à identifier ce « sceptre impie ». Est-ce utile ? Les livres des Rois et des Chroniques nous donnent une liste impressionnante de souverains de Juda qui se livrèrent à une vie religieuse syncrétiste dans laquelle le Seigneur d'Israël se voyait flanqué d'une série d'idoles diverses et variables suivant les époques. En tout cas ce qualificatif s'avère convenir à tous les descendants de Josias jusqu'à la destruction du temple (II Rois 23/31-25/21).

Ce que craint le psalmiste, c'est que l'exemple de tels personnages n'affaiblisse la foi des plus faibles et ne les entraînent vers « l'iniquité », terme qui, ici, ne peut que désigner prioritairement le compromis religieux avec les divinités païennes.

c) Les hommes de foi et les fabricants d'idoles

Seigneur, sois bon pour les bons, ainsi que pour les droits de cœur ! Mais ceux qui inclinent vers les voies tortueuses, laisse-les aller Seigneur avec les fabricants d'idoles !

La dernière expression du verset 5 peut aussi se traduire par « les fabricants d'iniquité »; toutefois le mot hébreu utilisé signifie d'abord « rien », « néant », « falsification », « idole », d'où notre choix.

La construction est ici en chiasme : ceux qui sont « droits de cœur » sont opposés à ceux qui « inclinent vers les voies tortueuses »; dès lors les « bons » sont opposés aux « fabricants d'idoles ». Le vocabulaire est donc ici principalement utilisé dans un sens religieux et non moral : autrement dit, les bons, dont parle le psalmiste, ne sont pas d'abord des hommes au comportement éthique satisfaisant mais « ceux qui mettent leur foi dans le Seigneur »; il en est de même pour les « droits de cœur ».

d) Doxologie finale

Que la paix soit sur Israël

En jouant toujours son rôle d'appropriation personnelle et d'intériorisation, la doxologie précise qu'on ne peut mettre sa foi dans le Seigneur, et donc fuir l'idolâtrie, qu'en restant uni avec le peuple de Dieu.

INTERPRÉTATION PREMIÈRE DU PSAUME

Poursuivant ses méditations au gré de ses allées et venues dans Jérusalem, le psalmiste est frappé par la quasi invincibilité de cette ville située sur un rocher et

²⁴ La racine *batar* peut en effet se traduire par « s'attacher à », « se serrer contre quelqu'un », « adhérer », « avoir confiance », « se confier », etc.

²⁵ Nous avons traduit par « dominer » une expression qui signifie d'abord « habiter dessus ».

environnée de montagnes. Il pense aussitôt à la fidélité de son Dieu qui protège de la même manière ceux qui ont foi en lui.

Mais sa réflexion se prolonge et s'affine : si Dieu demeure fidèle, les « justes » pourraient ne pas le rester et se laisser entraîner vers les idoles, par la pression d'un mauvais souverain, mais aussi par le dynamisme propre au péché. Dans ce dernier cas, ils chanceraient et perdraient leurs assises, contrairement au mont Sion. Aussi, dans un premier élan qu'il corrigera dans les psaumes qui suivent, notre auteur invite le Seigneur à laisser s'éparpiller au loin ceux qui trahissent l'alliance.

Ainsi, encore émerveillé de ce qu'il a vécu dans le temple, le psalmiste est donc conduit à mesurer la fragilité de la vie dans l'alliance : non parce que le Seigneur pourrait manquer à sa Parole, mais parce que l'homme est inconstant et que sa foi demeure sans cesse menacée²⁶.

En bref, le psaume commence donc par « ceux qui ont foi au Seigneur » (verset 1) et se termine par ceux qui suivent « les fabricants d'idoles » (verset 5), ces deux attitudes religieuses étant posées comme antithétiques. En son centre, le psalmiste brandit la menace d'un souverain « impie » qui fait courir un risque mortel à la foi de son peuple.

APPROPRIATION DU PSAUME

Le psaume 124 qui précède nous invitait à nous réassurer sans cesse dans l'acte originare du salut. Devant le déploiement de l'amour de Dieu attesté par la croix, on pourrait croire que « rien ne peut nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur » (Romains 8/39). Effectivement, Dieu reste fidèle à son alliance; celle-ci est aussi solide que le mont Sion ! Pourtant nous ne pouvons pas oublier que notre vie de foi laisse une trace en pointillés, avec ses hauts et ses bas, ses moments de présence mais aussi d'absence !

Un regard circulaire sur la vie de l'Église nous conduit à des observations comparables : combien s'en sont allés au loin, scandalisés par leurs échecs, devenus indifférents par leurs richesses !

Les dernières épîtres du Nouveau Testament, qui témoignent d'une vie d'Église plus longue que les premières lettres, portent en elles les mêmes questions que celles que se pose le psalmiste; elles ne sont pas loin d'exprimer des jugements comparables : « Car il est impossible que ceux qui ont été une fois éclairés, qui ont goûté le don céleste, qui ont eu part au Saint-Esprit, qui ont goûté la bonne Parole de Dieu et les puissances du siècle à venir, puis qui sont tombés, soient encore renouvelés et amenés au repentir, puisqu'ils crucifient pour leur part le Fils de Dieu et l'exposent à l'ignominie » (Hébreux 6/4-6). Ou encore : « Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas des nôtres; car s'ils eussent été des nôtres, ils seraient demeurés avec nous. Mais cela est arrivé afin qu'il fût manifeste que tous ne sont pas des nôtres » (I Jean 2/19).

D'autres textes au contraire, tout en observant aussi cette hémorragie, témoignent d'une espérance qui demeure : « Leur place est marquée à tout jamais; attendons leur retour pour faire la fête ! ». Tel est en particulier le message de la parabole de l'enfant prodigue.

Mais au fait, où repérer aujourd'hui ce « sceptre impie » qui séduit en désignant le chemin des idoles ? Nous sommes renvoyés au premier psaume des montées (psaume 120) et aux idéologies culturelles qui désignent sans cesse d'autres routes possibles, d'autres dieux de ce monde qui seraient capables de donner une identité de manière plus rentable et, en tout cas, plus confortable.

²⁶ « Que celui qui est debout prenne garde de ne pas tomber », dira Saint-Paul ! (I Corinthiens 10/12).

La foi la mieux assurée vit sous la menace constante de cette imprégnation culturelle dominante qui dispose majoritairement des outils modernes de communication et que cautionne sans cesse les « puissants » de ce monde, ceux qui ont réussi dans le domaine politique, économique, politique, etc, et qui se fondent sur ce succès. Leur puissance de séduction est considérable, sur les faibles certes, mais plus généralement sur tout fidèle.

Autrement dit, la foi n'est jamais une situation assise, un capital acquis une fois pour toute. D'où cet appel qui traverse le Nouveau Testament : *veillez et priez sans cesse !* Pour vous, pour les vôtres, pour vos frères et vos sœurs qui cheminent sur la même route !

Psaume 126

On peut diviser ce psaume en deux parties :

- a) Mémoire d'un retour ou d'un réveil (versets 1 à 3)
- b) Espérance d'un autre retour ou d'un autre réveil (verset 4 à 6)

1. Cantique des montées.

Quand le Seigneur revint avec les repentants de Sion,

Nous étions comme ceux qui rêvent.

2. Alors notre bouche s'emplissait de rires

Et notre langue chantait de joie.

Alors il se disait parmi les païens :

« Le Seigneur fit pour eux de grandes choses ! ».

3. Le Seigneur fit pour nous de grande choses !

Nous étions dans la joie.

4. Seigneur reviens avec nos repentants,

Comme les torrents du Négeb !

5. Ceux qui sèment en pleurant moissonnent en chantant de joie !

6. Il va, il va en pleurant celui qui porte la semence pour la disperser ;

Il vient, il vient en chantant de joie celui qui porte les gerbes !

LES DÉTAILS DU TEXTE

a) Mémoire d'un retour ou d'un réveil

Cantique des montées. Quand le Seigneur revint avec les repentants de Sion, nous étions comme ceux qui rêvent.

Beaucoup de traductions en français disent en substance : « Quand le Seigneur fit revenir les exilés (ou les prisonniers) de Sion », allusion au retour de la déportation babylonienne, à partir de l'année 537²⁷. Or le texte hébreu ne parle pas plus d'exilés que de déportés, ou de captifs ! Nous avons là un bel exemple d'entraînement collectif par la Septante qui contient bien le mot « prisonnier »²⁸.

Ce contresens de la version grecque peut avoir au moins deux causes qui ne sont d'ailleurs pas contradictoires :

— La proximité formelle des mots hébreux que l'on peut respectivement traduire par « prisonnier » et par « revenant ». La confusion était d'autant plus facile que la langue hébraïque qu'utilise notre recueil de psaumes n'est pas toujours très classique.

— Le fait que ces traducteurs avaient du mal à admettre que Dieu aurait pu quitter un temps Jérusalem à cause de l'idolâtrie de la ville²⁹.

²⁷ Ce qui impliquerait une rédaction beaucoup plus tardive du psaume.

²⁸ La Septante est une traduction d'hébreu en grec réalisée bien après l'écriture de notre psaume, vers les années 150 avant Jésus-Christ.

²⁹ La Septante a fait la même erreur sur Esaie 1/27.

Le sens de l'hébreu est bien restitué par la *Traduction Œcuménique de la Bible* : « Quand revint le Seigneur avec les revenants de Sion ». Toutefois le terme de « revenants », en français en tout cas, fait davantage penser à un ballet de fantômes qu'à une démarche spirituelle ! Cette traduction a néanmoins l'avantage de bien mettre en évidence le jeu de mots autour de l'emploi du verbe *choub*.

Repartons tranquillement de ce dernier verbe : il signifie certes en priorité « retourner », « revenir ». Mais l'hébreu en fait aussi un important usage religieux, surtout depuis les prophètes; il doit alors se traduire par « se convertir », « se repentir ».

On a donc ici un jeu de mot : *le Seigneur revient* (premier sens du verbe) *avec les repentants de Sion* (sens religieux du même verbe).

En fait ce verset signifie que le Seigneur, qui s'était fâché contre la cité à cause de ses infidélités, l'adopta à nouveau comme « sa ville » quand ses habitants se sont repentis.

Il nous restera à montrer, lors de l'interprétation du psaume, que cette traduction est cohérente avec les autres psaumes des montées.

Alors notre bouche s'emplissait de rires et notre langue chantait de joie ! Alors il se disait parmi les païens : « Le Seigneur fit pour eux de grandes choses » !

Il nous faut remarquer que le peuple de Dieu ne peut s'enfermer sur lui-même; les rires et les chants n'impliquent aucun nombrilisme « ecclésial ». Le « réveil », et donc le retour des égarés, visent avant tout à témoigner du Dieu d'Israël auprès des païens.

Le Seigneur fit pour nous de grandes choses; nous étions dans la joie.

Le psalmiste résume ce fort souvenir qui a fait retour à sa mémoire. Mais il ne s'agit pas d'évoquer le passé par pure nostalgie : la pensée va rebondir et dégager un espace pour la prière et pour l'espérance. L'acte de « faire mémoire » a pour fonction essentielle de réouvrir l'avenir.

b) Espérance d'un autre retour ou d'un autre réveil

Seigneur, reviens avec nos repentants, comme les torrents du Négeb.

On assiste au même jeu de mots qu'au verset 1; mais cette fois-ci l'attente remplace le souvenir des libérations passées. Manifestement l'histoire se répète : d'autres fidèles se sont égarés auprès des idoles et loin du Dieu d'Israël. Il faut que le Seigneur répète à nouveau ce qu'il a fait dans le passé.

Le Négeb se situe dans le sud de Juda; c'est une zone désertique. On n'y voit habituellement aucune trace d'eau; mais voici que, quand éclate un orage, les torrents se reforment de façon imprévisible et spectaculaire. De la même manière, rien n'annonce le repentir des égarés; autour de lui, le psalmiste ne voit que désert spirituel; mais il sait que son Seigneur peut susciter un réveil étonnant alors même qu'aucun signe visible ne l'annonce.

Ceux qui sèment en pleurant moissonnent en chantant de joie ! Il va, il va en pleurant celui qui porte la semence pour la disperser; il vient, il vient en chantant de joie celui qui porte les gerbes.

Le psalmiste joue probablement sur un proverbe populaire connu.

Mais il ne faut pas se tromper : il n'oppose pas la fatigue des semailles aux joies de la récolte, mais la *dispersion* de la semence au *rassemblement* des épis dans les gerbes. En effet, « semer » implique d'éparpiller les grains, comme les égarés d'Israël qui s'éloignent de la foi de leur peuple. Inversement, on lie les gerbes lors de la moisson : tiges et épis dispersés sont assemblés dans la communion des javelles. Le péché de la dispersion attriste; mais le repentir, et donc la communion rétablie, réjouissent³⁰.

³⁰ Au psaume 120/5, nous avons : « Malheur à moi qui habite à Mèchèk », c'est-à-dire dans la dispersion; le même mot est ici utilisé pour la dispersion de la semence, indice supplémentaire de l'unité du recueil des psaumes des montées. À cette « dispersion » s'oppose Jérusalem et son temple qui « rassemblent dans l'unité » (Psaume 122/3-5).

INTERPRÉTATION PREMIÈRE DU PSAUME

Restons dans la logique de ce recueil constitué en vue des pèlerinages : lors du psaume 125 qui précède, l'auteur se lamentait de ce que certains fidèles se soient laissés entraîner dans le culte des idoles; mieux, il avait demandé à Dieu de les laisser s'éparpiller avec les fabricants d'idoles.

Poursuivant sa méditation, le pèlerin se souvient maintenant de situations comparables où les pécheurs s'étaient repentis et avaient rejoint à nouveau le culte du Seigneur. Il semble faire mémoire d'un « réveil », d'un mouvement important qui avait frappé les esprits, tant chez les fidèles que chez les païens des environs. Peut-être pense-t-il à la Réforme de Josias (622 avant Jésus-Christ. Cf. II Rois 22 ss), réforme que le psalmiste peut avoir matériellement connu, à moins que, trop jeune, il n'en ait entendu le récit de la bouche de ses propres parents. Cet acte de « faire mémoire » le réassure dans sa foi et le pousse à intercéder pour qu'un tel événement se reproduise : que le Seigneur mette le repentir au cœur de beaucoup et qu'il ramène bientôt les égarés de son peuple comme il a su si bien le faire dans un passé que la mémoire d'Israël a conservé !

APPROPRIATION DU PSAUME

Sur le chemin de notre pèlerinage, et à la suite du constat que nous avons fait lors de l'appropriation du psaume précédent, nous ne pouvons que penser à tous nos frères et sœurs égarés car séduits par les dieux de ce monde ? Or, comme pour le psalmiste, la prise en compte de l'histoire peut nous libérer d'une nostalgie vaine et stérile et nous conduire à la prière positive.

Quand nous nous remémorons les grandes étapes de la vie de nos Eglises, comment ne serions nous pas frappés par les conversions inattendues, par les réformes et les réveils qui ont jalonné leur histoire ! Souvent les fidèles éparpillés ont été rassemblés et les plus fragiles revitalisés par un sursaut de la prédication ! Chaque fois qu'une génération se résignait à ne plus constituer que le dernier carré de la foi, la flamme a été réanimée, l'Évangile du salut remis au centre, l'Église relancée pour une nouvelle étape !

Ce retour sur le passé nourrit notre espérance; comme l'écrit un théologien contemporain, « le souvenir devient la condition de l'avenir » ! Si le Seigneur a su faire revenir maintes fois les repentis de son peuple, pourquoi ne le ferait-il pas demain ?

Dès lors, comme le psalmiste, nous ne pouvons que trouver, dans notre histoire revisitée par la méditation, un nouvel élan pour relancer notre prière : « Seigneur pitié pour ta vigne ! Seigneur, mets le repentir au cœur des égarés et fais les revenir ! Alors nous pourrons oublier la peine de la dispersion pour nous réjouir sans réserve du grand rassemblement de la moisson ! ».

Psaume 127

L'unité de ce psaume est difficile à appréhender car il est constitué d'une suite de modules discontinus, chaque réflexion entraînant une autre sur un thème souvent différent.

On peut toutefois distinguer :

- a) Le Seigneur bâtit la maison et garde la ville (verset 1)
- b) Il étend sa bénédiction sur ses amis (verset 2)
- c) Il leur donne des fils (versets 3 à 5)

1. Cantique des montées. Pour Salomon.

*Si le Seigneur ne bâtit la maison,
Ses bâtisseurs travaillent en vain;
Si le Seigneur ne garde la ville,
Le garde veille en vain.*

*2. Il est vain de vous lever pour être tôt debout,
De vous reposer tard,
De manger le pain de la peine,
[Le Seigneur] en donne autant à son ami pendant son sommeil.*

*3. Voici que des fils [sont] l'héritage du Seigneur
Et le fruit du ventre un cadeau.*

*4. Comme des flèches dans la main d'un guerrier,
Ainsi [sont] les fils de la jeunesse.*

*5. Heureux l'homme qui en a rempli son carquois !
Ils ne seront pas confus*

Quand ils s'adresseront aux ennemis à la porte [de la cité] !

LES DÉTAILS DU TEXTE

Nous l'avons dit plus haut, ce psaume est formé d'une série de thèmes qui s'enchaînent selon les libres associations d'idées d'un homme qui médite sans contraintes, sans s'imposer un ordre logique et rationnel.

a) Le seigneur bâtit la maison et garde la ville

Psaume des montées. Pour Salomon. Si le Seigneur ne bâtit la maison, ses bâtisseurs travaillent en vain; si le Seigneur ne garde la ville, le garde veille en vain.

À première vue, même s'il nous faudra corriger cette analyse superficielle, ce psaume est davantage l'œuvre d'un sage qui réfléchit sur les modalités concrètes de l'existence, que celle d'un esprit aux prises avec une expérience religieuse forte. Dès lors, toujours à

première vue, on peut le comparer aux Proverbes attribués à Salomon. C'est pourquoi la mention de ce dernier fait davantage penser à la dédicace d'une œuvre qu'à la volonté de préciser le nom d'un auteur.

Ajoutons que le mot « Salomon » contient la racine désignant la « paix ». Nous sommes toujours dans un jeu de mots qui développe le thème donné lors du premier des psaumes des montées.

Lors de ses pérégrinations à travers la ville, le psalmiste avait été frappé par l'imposante cohérence de la cité et de son sanctuaire (Psaume 122), mais aussi par sa situation stratégique inexpugnable (Psaume 125). Depuis il a poursuivi sa méditation et il en vient maintenant à refuser de faire crédit aux hommes, tant pour la construction du temple (car c'est d'abord lui qui est désigné sous le terme de « maison ») que pour la défense de la cité de David. S'il s'agissait d'un autre sanctuaire et d'une autre ville, passe encore ! Mais c'est ici le lieu que le Seigneur s'est choisi pour attester sa présence : seul il peut mener à bout cette œuvre, seul il peut en assurer la pérennité.

Nous avons ici un bel exemple de ce que signifie « se tenir devant Dieu » dans une méditation qui prend son temps et qui n'hésite pas à revenir en arrière : la réflexion théologique et spirituelle s'approfondit au fur et à mesure et une couche nouvelle de significations finit par se donner sous les précédentes. Le regard, qui s'était arrêté sur la splendeur de la ville et sur sa vocation unificatrice, « descend » maintenant plus à fond, vers les soubassements spirituels d'un tel ensemble.

b) Il étend sa bénédiction sur ses amis

Il est vain de vous lever pour être tôt debout, de vous reposer tard, de manger le pain de la peine. [Le Seigneur] en donne autant à son ami pendant son sommeil.

Dans sa méditation décrite devant Dieu, la pensée rebondit encore, alors même qu'elle semblait s'achever : cette fidélité de Dieu n'est-elle que pour la ville sainte et ses habitants ? Ceux qui, comme notre pèlerin, habitent au loin, dans les franges du pays ou dans une plus lointaine diaspora, sont-ils privés de cet environnement de prévenance divine ?

Le psalmiste n'hésite pas : vous vous fatiguez inutilement ! Le Seigneur en a autant pour vous !

Il n'y a certainement ici aucun appel à la paresse ; il n'est même pas sûr que le psalmiste pense au quotidien de la vie (nourriture, santé, protection, etc). Il médite dans la suite du temple et de Jérusalem : pour ce qui concerne votre communion au Seigneur, ne vous agitez pas tant et restez tranquille devant lui ! Encore une fois, il veille car *il ne somnole ni ne dort le gardien d'Israël*.

Précisons encore un jeu de mot possible : l'expression « manger le pain de la peine » peut aussi se traduire par « manger le pain des idoles ». Le travail peut aussi devenir un faux dieu quand l'homme se met à son service en vue de se prosterner de fait devant les richesses matérielles ou morales qu'il apporte.

c) Il leur donne des fils

Voici que des fils [sont] l'héritage du Seigneur et le fruit du ventre un cadeau. Comme des flèches dans la main d'un guerrier, ainsi [sont] les fils de la jeunesse. Heureux l'homme qui en a rempli son carquois ! Ils ne seront pas confus quand ils s'adresseront aux ennemis à la porte [de la cité] !

La méditation libre et non censurée se poursuit et la pensée du pèlerin se tourne, en apparence du moins, vers ses proches qui sont restés au pays. Ne faut-il pas y lire la même présence du Seigneur, la même attention de celui-ci, la même prise en charge de leur avenir ?

Restons pour le moment au ras du texte, comme si le psalmiste ne parlait pas à un double niveau et ne se situait pas dans la métaphore : même les enfants, qui sont par excellence les fruits de l'intimité d'un homme et d'une femme, doivent être reçus comme un don !

La méditation se déplace encore grâce au « lâcher prise » du pèlerin : oui, c'est un cadeau et bien sot qui s'en prive volontairement ! Ils sont la joie de l'âge adulte et la consolation de la vieillesse ! Un jour ils nous remplaceront aux portes de la ville ; avec un courage comparable au nôtre, ils protégeront la communauté d'Israël.

Mais il est clair que ce passage a une portée métaphorique dans la mesure où il reprend, encore une fois, le vocabulaire du Psaume 120/4 : ici, les flèches acérées sont constitués par les membres du peuple de Dieu, le Seigneur prenant lui-même soin de son renouvellement.

INTERPRÉTATION PREMIÈRE DU PSAUME

Le pèlerinage et le temps de retraite qui lui est associé continuent à porter leurs fruits. C'est toute la vie, dans ses dimensions spirituelles mais aussi éthiques, qui est revisitée.

Nous ne venons de le dire, l'auteur fonctionne ici dans la métaphore ; après le temple, la ville et ses défenses, c'est tout Israël qui est évoqué sous le vocable de « son ami » ; c'est chaque fidèle du Seigneur qui est invité à ne pas s'agiter mais à s'abandonner à la garde de celui qui veut agir en lui et par lui.

Mais c'est aussi l'avenir de ce peuple de serviteurs qui est éclairé par la dernière strophe de ce psaume : certes il faut veiller à transmettre la foi ; mais par delà cet effort, le Seigneur lui-même se charge de susciter une descendance à la communauté croyante afin que, à ses portes, une parole soit toujours présente qui jamais ne cesse de faire écho à la Parole fondatrice du Dieu d'Israël.

Nous le disions plus haut, l'usage de la métaphore n'est pas douteuse. On peut simplement s'interroger sur ce qui est premier dans la chronologie : l'éthique familiale ou son utilisation comme parabole d'Israël et de son avenir. Mais au fait, cette alternative est-elle importante ? Quand Dieu est désigné comme père du peuple, ce n'est pas sans conséquences sur notre manière de vivre notre propre paternité ! Inversement, vivre celle-ci comme une vocation nous conduit inévitablement à modifier la manière par laquelle nous appréhendons la paternité de Dieu ! La parole théologique n'est pas sans effets sur la vie éthique ; mais cette dernière n'est jamais absente de la méditation spirituelle car c'est toujours dans le concret de notre existence que nous sommes rejoints par le Seigneur.

Faut-il ajouter, tellement cela va de soi, qu'il y a plusieurs manière d'être père (ou mère) et que le psaume ne restreint certainement pas sa réflexion à la parenté biologique.

APPROPRIATION DU PSAUME

1. Le psaume 126 que nous avons médité juste avant celui-ci manifestait déjà le souci de l'avenir : appartenons-nous à la dernière génération de fidèles ? Il nous avait conduits à la prière d'espérance afin que le Seigneur ramenât les égarés de son peuple dans la communion de l'Église lors d'une joyeuse moisson. Avec le psaume 127, la méditation s'arrête un moment sur cette communauté ecclésiale comparée ici au temple et à la ville de Jérusalem.

Le Nouveau Testament reprend cette métaphore : « Approchez-vous de lui [le Christ], la pierre vivante rejetée par les hommes, mais choisie et précieuse devant Dieu ; et vous-mêmes, comme des pierres vivantes, laissez-vous édifier pour former une maison spirituelle » (I Pierre 2/4-5). Ou encore : « En lui, l'édifice bien coordonné s'élève pour être un temple saint dans le Seigneur. En lui, vous êtes aussi édifiés pour

être une habitation de Dieu en Esprit » (Éphésiens 2/22). En Christ, Dieu a exaucé le psalmiste; il a relancé la construction ! Par la prédication de la Parole et par son Esprit, il demeure encore aujourd'hui à l'œuvre !

Les textes que nous venons de citer le prouvent, il ne faut pas inverser les rôles : « Laissez-vous édifier » et non « Édifiez-vous ». En effet, toute construction qui ne serait pas l'œuvre du Seigneur ne tiendrait pas longtemps sur ses bases.

2. La méditation se poursuit : de la communauté ecclésiale, elle « descend » jusqu'à chacun d'entre nous. « Le Seigneur en donne autant à son ami pendant son sommeil » ! Nous pensons irrésistiblement à cette parole de Jésus adressée à ses disciples : « Je ne vous appelle plus serviteurs car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître; mais je vous ai appelés amis parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris du Père » (Jean 15/15).

La deuxième strophe de ce psaume ne nous invite pas tant à la paresse qu'à rester tranquille devant Dieu. Pour nous avancer dans sa communion, pour être unifiés par lui afin de devenir plus paisibles mais aussi plus disponibles auprès de nos frères, point n'est besoin de multiplier les veilles, les exercices, les œuvres éthiques. Ainsi parlait Jean Arndt, l'un des successeurs de Martin Luther : « Dieu n'exige de l'homme que le sabbat, le repos, ou une cessation de toute tes œuvres » [...]. Notre esprit et notre âme sont comme une eau sur laquelle l'Esprit de Dieu flotte sans discontinuer. Aussitôt que nous demeurons tranquilles et que nous ne sommes plus agités çà et là d'aucun vent des pensées temporelles, Dieu y demeure et fait entendre sa puissante Parole à une eau si tranquille [...]. L'eau paisible est facilement échauffée par le soleil, mais un fleuve rapide et qui fait un grand murmure l'est rarement ou point du tout »³¹.

Encore une fois, il ne s'agit pas de paresse; l'heure de l'action viendra car la détresse humaine demeure. Pour l'instant, en ce temps de pèlerinage externe ou interne, débarrasse-toi de tous les soucis, y compris de l'urgence du service : le maître est là qui vient vers toi, ce n'est pas l'heure de jeûner car l'époux t'invite à la fête. Ou encore : « Vous avez toujours les pauvres avec vous, et vous pouvez leur faire du bien quand vous voulez; mais nous ne m'avez pas toujours » (Marc 14/7). Reste donc paisible car ce temps de sabbat te transformera profondément et tu sortiras de cette rencontre plus efficace et plus disponible auprès de ceux qui auront besoin de toi.

3. Reste le souci des lendemains de la communauté ! Ici encore, fais confiance : Dieu donne des fils à son peuple. Pense simplement à les accueillir et à leur laisser prendre ta place aux portes de la communauté, quand leur maturité sera suffisante et qu'aura sonné pour toi l'heure de la vieillesse. Cette nouvelle étape ne te laissera pas désœuvré puisqu'elle te conduira à donner encore plus de temps à la méditation, mais aussi à la prière pour ceux qui t'auront remplacé à la pointe du combat.

³¹ *Le vrai Christianisme*, II, XXXIV.

HALTE À MI-PAROURS

Nous venons d'achever la première partie de notre projet. Nous y avons suivi notre pèlerin dans sa décision, son départ, sa station devant la ville, son expérience religieuse intense dans le temple. Depuis celle-ci, nous le voyons déambuler dans la ville et dans son cœur en reprenant un à un les grands thèmes de sa foi pour mieux les approfondir et se les approprier à nouveau.

Dans le tome 2 de ce travail qui va bientôt suivre, nous l'accompagnerons dans la suite de cette méditation à Jérusalem, ses préparatifs de retour et son départ de la cité de David en vue de rejoindre les siens.

Nous voici donc à mi-parcours ! Comment synthétiser cette première partie de la route ?

1. En fait, nous l'avons noté chemin faisant, notre pèlerin fonctionne comme un musicien qui donne l'essentiel du thème dès l'entrée (psaume 120) et qui, tout au long de l'œuvre, ne fait que reprendre et développer par de riches variantes qui nuancent à l'infini.

Il nous semble que tout est tendu entre deux lieux géographiques qui sont bien sûrs métaphoriques : Mèchèk et Jérusalem. Peut-être faut-il être encore plus précis : c'est entre deux racines de la langue hébraïque que tout se joue, entre *Machak* (dispersion) et *Yarad* (unité, rassemblement).

— *Machak* : dispersion, conflits internes et externes, obscurité, idoles, peur des faux dieux dans les montagnes, trahison de la foi, etc. Toutefois *Mèchèk* n'est pas un lieu maudit mais l'inévitable quotidien de la vie du fidèle ! L'existence en diaspora, le compromis douloureux, la tension journalière ne sont que l'envers d'une incontournable vie dans le monde.

— *Yarad* : rassemblement dans la ville de David, ouverture sur l'avenir (des fils sont promis), unité redonnée avec Dieu, ce qui entraîne l'unité avec soi et avec ses frères, etc. Toutefois cette unification ne peut pas être institutionnalisée; la vie à Jérusalem et ses fruits ne sont donnés que comme des parenthèses, des moments privilégiés, des espaces de ressourcement, des temps de pèlerinage.

Le psaume 126 se termine par cette opposition entre la dispersion et l'unification :

*Ceux qui sèment en pleurant moissonnent en chantant de joie !
Il va, il va en pleurant celui qui porte la semence pour la disperser;
Il vient, il vient en chantant de joie celui qui porte les gerbes !*

À première vue, il semble que la vie en diaspora ne puisse se vivre que comme « existence malheureuse » alors que seul le séjour à Jérusalem puisse ouvrir sur la joie.

En fait ce n'est vrai qu'en principe et déjà le dernier psaume que nous avons étudié esquisse une certitude : le retour du pèlerin dans sa vie quotidienne n'impliquera plus l'éclatement total; le pèlerinage porte ses effets au loin et longtemps.

« L'an prochain à Jérusalem » disaient probablement les pèlerins en se dispersant à nouveau pour rejoindre leurs villages respectifs ! Cet adieu contient sa vérité spirituelle : la vie en diaspora n'est possible qu'entre mémoire et espérance, qu'entre souvenir du dernier pèlerinage et attente du prochain.

Cette vérité concerne toute forme de pèlerinage, y compris le principal, celui qui nous est demandé chaque jour dans ce trajet qui, « de la tête vers le cœur », nous unifie un moment autour du Seigneur présent par sa Parole.

2. Une deuxième remarque s'impose : dans nos psaumes, la ville de Jérusalem joue un rôle central dans l'unité des fidèles avec eux-mêmes, avec leur frère, avec leur Dieu; mais aussi le temple, en tant que signifiant de la présence de Dieu au milieu de son peuple (*shékinah*). Le Nouveau Testament a considérablement déplacé ces affirmations :

— Le psaume 122 considère que la cité de David reçoit vocation de rassembler dans l'unité. Or Jésus, en Luc 13/34, constate l'échec de la ville dans cette fonction et s'approprie ce rôle :

Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble sa couvée sous ses ailes [...].

Ce qu'il n'a pu faire durant son ministère terrestre, Jésus le demande au Père à l'heure de sa mort et le réalisera par la prédication de sa Parole : *Qu'ils soient un comme nous sommes un* (Jean 17/22) : un avec Dieu, un avec eux-mêmes, un avec leurs frères !

— Ce qui est vrai de la ville est devenu vrai pour le temple en tant que signifiant principal de la présence de Dieu (*shékinah*). « *Détruisez ce temple et je le rebâtirai en trois jours* » [...] *Mais il parlait du temple de son corps* ! Le temple, c'est maintenant le Christ lui-même, mais aussi la communauté des fidèles en tant que « corps du Christ » ! Tel est, depuis Vendredi-saint et Pâques, le signifiant unique de la présence de Dieu, de la *shékinah* de Dieu au milieu des hommes, le lieu où se surmonte la dispersion, où se nouent les gerbes, où se donnent l'unification et donc la paix.

C'est bien pour cela que nous n'avons cessé de parler du pèlerinage comme voyage de « la tête vers le cœur », comme nous l'a enseigné Tersteegen (Cf. *Sentier de Villeméjane* n° 5) : c'est en effet dans le cœur et nulle part ailleurs que la parole externe (Écritures et sacrements) achève sa mission en nous livrant communion avec la Parole interne, le Christ vivant et présent donnant unité et paix³².

Cela supprime-t-il toute mise en marche effective, tout déplacement de lieu, tout centre symbolique de rassemblement ? Certainement pas : tant que nous sommes corps, la démarche intérieure implique et impliquera d'être métaphorisée par ce même corps. Encore une fois, qui veut faire l'ange fait la bête !



³² Ces expressions (« parole externe », « Parole interne ») sont empruntées à Martin Luther.

Les Sentiers de Villeméjane

La Communauté vous propose des brochures réalisées sur ordinateur et regroupées dans une collection nommée *Sentiers de Villeméjane*.

Écrites dans un style facile, généralement produites par un travail d'équipe, elles visent à actualiser la foi chrétienne dans le quotidien de notre vie moderne. Bien qu'abordant des thèmes très divers, elles se caractérisent par une unité spirituelle, celle-là même que cherche à vivre la Communauté dans sa prière et son accueil : la foi évangélique telle que la Réforme a cherché à la dire, principalement Martin Luther.

En général, la Communauté édite un *Sentier* par an. Voici la liste de ceux qu'elle tient à votre disposition (envoi du numéro : 60 fr; 50 fr à partir du troisième)).

Sentier n° 1, 1991 : J. ANSALDI, *Prier aujourd'hui, De l'infantile à l'esprit d'enfance*.

Sentier n° 2, 1992 : J-L. BLANC, *La liberté aujourd'hui, De la liberté aux libérations*.

Sentier n° 3, 1993 : J. ANSALDI, *Se tenir devant Dieu dans la lecture des Écritures*.

Sentier n° 4, 1994 : J. VALETTE, J. ANSALDI, É. CUVILLIER, les SŒURS, *Salut, souffrance et guérison*.

Sentier n° 5, 1995 : Gerhard TERSTEEGEN, *Chemin de vérité*. (Traduction : Sœur Corinna et Ch. Singer)

Sentier n° 6, 1996 : J. ANSALDI, *La mort dans la vie et la vie après la mort*.

Sentier n° 7, 1997 : J. ANSALDI, J-L. BLANC, Sr KATHARINA SCHÄCHL, *De l'ennui au repos*.

Sentier n° 8, 1998, J. ANSALDI, A. BIRMELE, J-L. BLANC, M. CLÉMENT, Sr CHRYSOSTOME, J. SABATTIER, A et H. SCHLIMM, CH. et I. SINGER, D-K. et S-H. YOUN, *Vie communautaire et monastique en pays huguenot, Dix ans déjà !*

Sentier n° 9, 1998 : Sr KATHARINA SCHÄCHL, J. ANSALDI, *Les psaumes des montées, Quinze stations pour un pèlerinage*, tome 1.

À paraître bientôt

Sentier n° 10, 1998 : Sr KATHARINA SCHÄCHL, J. ANSALDI, *Les psaumes des montées, Quinze stations pour un pèlerinage*, tome 2.